

Chapitre 1

Quand on sonne à votre porte à trois heures du matin, ce n'est jamais bon signe.

Alex Rider ouvrit les yeux mais resta un moment immobile dans son lit, étendu sur le dos. Il entendit la porte d'une chambre s'ouvrir puis une marche craquer dans l'escalier.

Il se leva et s'approcha de la fenêtre, pieds nus sur la moquette épaisse. Il ouvrit la fenêtre sans bruit. Alex avait quatorze ans. Il était grand et athlétique pour son âge. Il avait des cheveux blonds et courts, avec deux mèches qui lui tombaient sur le front.

Une voiture de police était garée devant la maison. Il distingua les casquettes des deux hommes debout devant l'entrée. La lumière extérieure s'alluma en même temps que la porte s'ouvrait.

«Madame Rider?

- Non. Je suis la gouvernante. Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

- C'est bien la maison de M. Ian Rider?

- Oui.

- Pouvons-nous entrer?»

Alex avait déjà compris, à l'attitude gênée des policiers, au ton de leurs voix: des voix d'enterrement.

Les paroles des deux policiers dans le hall lui parvenaient par petits bouts.

«... accident de voiture... une ambulance... soins intensifs... rien à faire... désolé.»

C'est seulement quelques heures plus tard, alors qu'il était assis dans la cuisine qu'Alex essaya de reconstituer les événements de la nuit.

Son oncle, Ian Rider, était mort. Alors qu'il rentrait chez lui, sa voiture avait été percutée par un camion au rond-point de Old Street et il avait été tué sur le coup. Selon la police, il ne portait pas de ceinture de sécurité. Sinon, peut-être aurait-il eu une chance de s'en sortir.

Alex songea à l'homme qui était son unique famille. Alex n'avait pas connu ses parents, morts quelques semaines après sa naissance, dans un accident eux aussi, mais un accident d'avion. Élevé par le frère de son père, il avait passé la majeure partie de ses quatorze années dans la même maison, à Londres, dans le quartier de Chelsea. Il s'apercevait seulement aujourd'hui combien il connaissait peu son oncle.

Celui-ci, Ian Rider, en principe un banquier, était toujours en voyage. Un homme tranquille et discret, qui aimait la musique classique et les livres... et qui, apparemment, n'avait pas de petite amie. Il entretenait sa forme physique, ne fumait pas et portait des vêtements de luxe. Point.

«Ça va, Alex?»

Une jeune femme venait d'entrer dans la cuisine. Environ vingt-huit ans, une épaisse chevelure rousse, un visage rond et enfantin. Jack Starbright était américaine. Venue à Londres pour faire ses études sept ans plus tôt, elle avait loué une chambre dans la maison de Ian -en échange de menus travaux domestiques et de quelques heures de baby-sitting- et elle était restée ensuite comme gouvernante. Elle s'occupait d'Alex. C'est elle qui avait ouvert la porte à la police.

Il se demandait parfois quel était son vrai prénom. Jacquie? Jacqueline? Elle ne lui avait pas répondu lorsqu'il lui avait posé la question.

«Que va-t-il arriver, à ton avis? demanda-t-il à Jack. La maison. Moi. Toi.

- Je ne sais pas, dit Jack en haussant les épaules. Je suppose que Ian a fait un testament. Il a sûrement laissé ses instructions dans son bureau.

- On devrait peut-être aller jeter un coup d'œil.»

Le bureau de Ian, la seule pièce toujours fermée à clé, occupait tout le dernier étage. Alex n'y était entré que trois ou quatre fois, et jamais seul. C'était une pièce de travail avec un bureau, quelques classeurs, des étagères remplies de papiers et de livres. Des dossiers concernant la banque, disait Ian. Alex avait très envie d'y monter maintenant.

«La police a affirmé que Ian n'avait pas mis sa ceinture de sécurité, dit-il. Ça ne te paraît pas bizarre? Il la mettait toujours, il ne m'aurait pas conduit au coin de la rue sans m'obliger à mettre la mienne.»

Jack réfléchit un instant, puis haussa les épaules.

«Oui, c'est bizarre. Mais je ne vois pas pourquoi la police aurait menti.»

Ce jour, Alex n'alla pas à l'école et pourtant, il en avait secrètement envie, plutôt que de rester là, coincé dans la maison. Mais on attendait des visiteurs.

Il y en eut cinq. Un notaire, qui ne savait rien au sujet d'un éventuel testament, un entrepreneur de pompes funèbres, un prêtre, grand et vieux, la voisine d'en face. Et enfin un représentant de la banque.

«Tout le personnel de la Royale & Générale est bouleversé», assura-t-il.

Il avait une trentaine d'années et portait un costume en polyester avec une cravate de chez Marks & Spencer. Le genre de visage qu'on oublie même pendant qu'on le regarde. Il disait s'appeler Crawley, du service du personnel.

«S'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire...

- Que va-t-il se passer? questionna Alex pour la deuxième fois de la journée.

- Vous n'avez rien à craindre, répondit Crawley. La banque se charge de tout.»

La journée s'acheva. Alex tua deux heures sur sa console Nintendo 64, et eut un peu honte d'être surpris par Jack en train de jouer. Mais que pouvait-il faire d'autre?

Un peu plus tard, Jack l'emmena au *Burger King*. Il était ravi de sortir de la maison, mais ils parlèrent à peine. Alex supposait qu'elle allait repartir aux États-Unis. Mais alors qui s'occuperait de lui? Selon la loi, il était trop jeune pour vivre seul.

Chapitre 2

Le jour des obsèques, Alex, vêtu d'une veste noire, monta dans une voiture venue d'on ne savait où, entouré de gens qu'il n'avait jamais vus. Ian Rider serait enterré au cimetière Brompton qui bordait le terrain de football de Chelsea. Une trentaine de personnes étaient là, il n'en connaissait quasiment aucune. Une tombe avait été creusée près de l'allée qui parcourait toute la longueur du cimetière

Lorsque le service funèbre commença, une Rolls-Royce noire approcha et se gara. La portière arrière s'ouvrit et un homme descendit. Alex l'observa avancer et s'arrêter. Quelque chose chez le nouvel arrivant lui donnait la chair de poule.

Costume gris, cheveux gris, lèvres grises, yeux gris. Son visage était inexpressif, comme son regard, derrière les lunettes à monture gris acier. Curieusement, il semblait moins vivant que toutes les personnes présentes dans le cimetière.

«Voici M. Blunt, le président de notre banque», lui chuchota Crawley à l'oreille.

Le regard d'Alex passa de M. Blunt à la Rolls-Royce. Deux autres hommes l'accompagnaient, dont le chauffeur. Ils portaient des costumes identiques et, malgré le temps couvert, des lunettes de soleil. Blunt, et tous ces étrangers: avaient-ils réellement connu Ian Rider? Et pourquoi avait-il tant de mal à croire que ces gens travaillaient dans une banque?

«... un homme courageux, un patriote. Un homme regretté de tous.»

Le prêtre avait terminé son discours. Alex se retourna pour chercher Jack des yeux, mais ce fut Blunt qui avança vers lui, en contournant prudemment le caveau.

«Vous devez être Alex.»

Le président de la banque était à peine plus grand que lui. De près, sa peau paraissait peu naturelle. On aurait dit du plastique.

«Mon nom est Alan Blunt. Votre oncle parlait souvent de vous.

- C'est drôle, rétorqua Alex. Il n'a jamais cité votre nom.»

Les lèvres grises se crispèrent légèrement.

«Il nous manquera beaucoup. C'était un homme bon. Il s'occupait de tous nos contacts à l'étranger.

- Je sais qu'il voyageait beaucoup. Et je sais aussi qu'il était très prudent. Pour des choses comme la ceinture de sécurité, par exemple.

- Malheureusement, cette fois, il n'a pas été assez prévoyant.»

Puis il tourna les talons et regagna sa voiture.

C'est au moment où Alan Blunt allait monter dans la Rolls-Royce que la chose se produisit. Le chauffeur se pencha pour lui tenir la portière et sa veste s'ouvrit: il portait un étui en cuir avec un pistolet automatique.

Puis la portière claqua, et ils partirent.

Une arme à un enterrement. Pourquoi? Pourquoi des banquiers seraient-ils armés?

«Allons-nous-en, dit Jack, qui avait rejoint Alex. Les cimetières me donnent la chair de poule.

— À moi aussi. Et pas seulement les cimetières.»

À pied, ils rentrèrent en silence à la maison. En tournant l'angle de leur rue, Alex remarqua un camion de déménagement, sur lequel était inscrit: «Stryker & fils», garé devant la maison.

«Qu'est-ce qui se passe...?»

Au même moment, le camion démarra sur les chapeaux de roues.

Alex ne dit rien pendant que Jack ouvrait la porte. Mais comme elle allait à la cuisine préparer du thé, il inspecta rapidement la maison.

Une lettre qui se trouvait sur la table du vestibule avant leur départ était maintenant sur le tapis. Une porte précédemment entrebâillée était fermée. Des détails bien minces, mais qui n'échappèrent pas à Alex. Quelqu'un était entré. Il en avait la certitude.

Au dernier étage, la porte du bureau n'était plus fermée à clé. Et la pièce était vide. Toutes les affaires de son oncle avaient disparu. Les tiroirs du bureau, les armoires, les étagères... tout avait été emporté.

«Alex...!» appela Jack.

Il jeta un dernier coup d'œil à la pièce interdite, en s'interrogeant à nouveau sur la vraie personnalité de Ian Rider... Puis il ferma la porte et redescendit.

Chapitre 3

Alex arriva en vélo au collège Brookland. Un vélo qui lui permettait d'aller à grande vitesse, et qui faisait presque partie de lui-même.

Il dépassa une Mini et franchit les grilles de l'école.

Brookland était un établissement secondaire tout neuf, construit en brique rouge et en verre, moderne et laid, pas vraiment un collège privé très chic.

Le premier cours de la journée était un cours de maths. Le professeur, M. Donovan, griffonnait à la craie une équation compliquée sur le tableau. Il faisait chaud dans la salle, le soleil pénétrait à flots par les baies vitrées mal conçues.

Et comment se concentrer sur des problèmes d'algèbre quand tant d'autres questions le préoccupaient? Par exemple, le pistolet automatique aux obsèques de Ian. Le camion de déménagement Stryker & fils. Le bureau de son oncle entièrement vidé. Et, le plus important de tout: la ceinture de sécurité que Ian avait négligé de mettre.

Bien sûr que si, il avait attaché sa ceinture! Sur ce sujet, c'était un vrai maniaque. Subitement il eut envie d'examiner la voiture.

Lorsque la sonnerie retentit, il se rendit au secrétariat et emprunta l'annuaire des Pages Jaunes.

«Qu'est-ce que tu cherches?» demanda la secrétaire.

Jane Bedfordshire, la secrétaire, avait toujours eu un faible pour lui.

«Les casses de voitures, dit-il en feuilletant l'annuaire.»
Dans la liste "Automobiles, récupération et démolition" il y en avait des dizaines sur quatre pages. Mais il sursauta en lisant un encadré:

J.B. STRYKER

Au paradis des voitures... J.B. Stryker, casse automobile
Lambeth Walk, Londres
Tél: 020 7123 5392

«C'est à Vauxhall, dit la secrétaire. Pas très loin d'ici.

— Je sais.»

Le même nom que celui du camion de déménagement aperçu devant sa maison le jour des obsèques. Stryker & fils. Il ferma l'annuaire.

«À bientôt, mademoiselle Bedfordshire.

— Attention à toi.»

La casse automobile J.B. Stryker occupait un terrain vague derrière les voies ferrées de la gare Waterloo. L'endroit était entouré d'un haut mur de brique, hérissé de verre brisé et de barbelés. Des carcasses rouillées, entassées les unes sur les autres, attendaient de passer au broyeur.

Un gardien était assis dans la cabane, en train de lire un journal. Au loin, une grue s'abattait en rugissant sur une Ford défoncée. Les griffes d'acier transperçaient les vitres pour soulever le véhicule et l'emporter.

Un téléphone sonna et le gardien se retourna pour décrocher. Alex en profita, et sa bicyclette à la main, il franchit le portail.

Le bruit des machines était assourdissant. La grue descendit sur une autre voiture, la saisit et la lâcha dans le broyeur, sorte d'insecte monstrueux. Réduite à la taille d'un tapis roulé, la voiture fut recrachée comme de la pâte dentifrice et débitée en tranches.

Laissant son vélo contre le mur, Alex se mit à courir, en s'accroupissant derrière les épaves. Il s'arrêta pour reprendre son souffle, les vapeurs de gasoil lui embuaient les yeux.

Et tout à coup, il la vit. La BMW de Ian Rider était garée à quelques mètres, à l'écart des autres véhicules. C'était bien elle, Alex reconnut le numéro. À première vue elle paraissait en parfait état, la peinture gris métallisé n'avait pas une égratignure. La collision avec un camion, c'était faux! Il découvrit néanmoins quelques dommages. Le pare-brise avait volé en éclats, ainsi que toutes les vitres d'un côté. Il contourna le capot. Et se figea.

Ian Rider n'avait pas été tué dans un accident. Une rafale de balles avait transpercé la carrosserie du côté du volant, éclaté le pneu avant, fracassé le pare-brise et les vitres.

Il regarda à l'intérieur. Les sièges avant en cuir étaient jonchés de petits éclats de verre et maculés de taches brun sombre, évidemment du sang séché!

Mais pourquoi? Pourquoi tuer un directeur de banque? Pourquoi dissimuler le meurtre? Puisque c'étaient les policiers qui étaient venus annoncer l'accident, ils devaient être dans le coup.

Chapitre 4

Les engins s'étaient arrêtés depuis quelques minutes. Dans ce silence retrouvé, des voix, une conversation:

«Vous auriez dû vous en débarrasser il y a deux jours. Faites-le maintenant.»

Ils étaient deux, vêtus de bleus de travail. L'un d'eux était le conducteur de la Rolls-Royce, l'homme au pistolet. Il en était sûr. Encore quelques pas et ils seraient là. Alex se jeta dans la seule cachette disponible: l'intérieur de la voiture. Du bout du pied il ferma la portière sur lui.

Les engins s'étaient remis en route, il n'entendait plus les hommes discuter. Ils passèrent devant. Puis ils s'en allèrent. Il était sauvé.

C'est alors que quelque chose heurta la BMW violemment. Alex poussa un cri, une secousse brutale l'arracha au siège avant et le projeta à l'arrière. Le plafond se déforma et trois énormes doigts de métal transpercèrent la carrosserie comme les dents d'une fourchette à travers une coquille d'œuf. L'un des énormes doigts lui érafla la tête: un peu plus près et il aurait eu le crâne fendu. Il voulut bouger, mais fut projeté une nouvelle fois en arrière: la voiture avait été arrachée de terre et se balançait dans le vide, puis elle décrivit un arc de cercle dans un horrible grincement de métal. La grue allait la déposer dans le broyeur. Avec Alex.

Il tenta de se faufiler par la fenêtre, mais le toit écrasé lui coinçait la jambe gauche. Peut-être même était-elle cassée, il ne sentait plus rien. Il essaya de donner des grands coups de poing contre la vitre arrière, mais le verre résista.

Alors la grue déposa la voiture dans le broyeur. Un bouton pressé, et les deux volets d'acier allaient l'écraser sous une masse de cinq cents tonnes, et Alex avec. Ferraille et chair humaine seraient ensuite débitées en petits morceaux.

La vitre arrière explosa et les éclats de verre retombèrent en pluie sur Alex. Il tira de toutes ses forces et fut étonné de voir sa jambe se libérer. En fait, c'était le résultat de cette chute dans la fosse, car le toit s'était déformé dans l'autre sens. Plein d'espoir, il prit appui sur les restes de la banquette arrière. Devant lui, dans le noir, un triangle de lumière. De toutes ses forces, il se propulsa en avant et parvint à trouver une prise. Ses épaules sortirent par le triangle, mais ses jambes étaient encore à l'intérieur. Il poussa un hurlement et releva un genou, puis l'autre. Libéré! Mais au dernier moment, l'une de ses chaussures resta bloquée et disparut avec la voiture. Il parvint à faire un rétablissement et se redressa.

Là, il se trouva nez à nez avec un bonhomme quasiment obèse. Bouche bée, une cigarette pendant sur sa lèvre inférieure, les yeux écarquillés, il vit surgir devant lui un garçon vêtu des lambeaux de son uniforme de collégien, avec une manche totalement arrachée qui pendait mollement, et le bras maculé de sang et d'huile noire. Le temps que le conducteur reprenne ses esprits, Alex avait filé.

Il se laissa glisser le long du broyeur et atterrit sur son seul pied chaussé. Dans son dos il entendit le cri de l'homme qui donnait l'alarme. Un second homme arriva en courant: c'était le chauffeur aperçu aux funérailles de Ian. Son visage déformé par une grimace était étrangement laid, une peau blafarde et sans vie.

«Qu'est-ce que tu fiches ici...?» brailla-t-il en plongeant la main sous sa veste.

Alex se souvint du pistolet automatique et, sans même réfléchir, il entra en action.

Il avait commencé à apprendre le karaté à l'âge de six ans. Un beau jour, sans explication, Ian Rider l'avait conduit au club du quartier pour sa première leçon, et depuis lors il pratiquait une fois par semaine. Au cours des années il avait franchi les grades d'apprentissage et l'année précédente il avait obtenu sa ceinture noire première dan. Un jour au collège, trois brutes de seize ans l'avaient coincé derrière le hangar à vélos. La rencontre avait duré moins d'une minute. Après cela, les loustics n'avaient plus jamais embêté personne.

Alex leva une jambe, fit pivoter son corps et lança un coup de pied, un grand classique du karaté. Il percuta l'abdomen de l'homme avec une force telle que ce dernier n'eut même pas le temps de crier. Ses yeux parurent lui sortir de la tête, il ouvrit la bouche de surprise et s'écroula.

Alex l'enjamba d'un bond, prit sa bicyclette et l'enfourcha. Au loin, un troisième homme accourait. Il s'agrippa au guidon et appuya aussi fort qu'il le put sur les pédales. La bicyclette bondit, roula sur divers débris, et franchit le portail. Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule. Personne ne l'avait suivi.

Un pied chaussé et l'autre non, ses vêtements en lambeaux, le corps maculé de sang et d'huile, Alex savait qu'il devait avoir une apparence plutôt bizarre. Mais en se rappelant ses dernières minutes à l'intérieur du broyeur, il poussa un soupir de soulagement. Son apparence aurait pu être bien pire!

Chapitre 5

Alex allait partir pour l'école. Le téléphone sonna. C'était la fameuse banque.

«Ici John Crawley. Vous vous souvenez de moi, Alex? Vous serait-il possible de venir nous voir?

- À la banque?

- Oui, cet après-midi, à quatre heures et demie? Nous avons trouvé des papiers appartenant à votre oncle. Et nous voudrions vous parler de... votre situation personnelle.

- Je serai là, coupa Alex.»

Jack préparait leur petit déjeuner à tous les deux. Mais pour combien de temps encore? Elle n'avait pas touché son salaire. Elle faisait les courses et entretenait la maison avec son argent personnel.

« C'était la banque», dit-il en la rejoignant dans la cuisine, vêtu ... de son uniforme de rechange!

L'après-midi, Alex sortit de la station de métro. Il trouva la Banque Royale & Générale sans difficulté. Elle occupait un grand immeuble ancien, sur lequel l'Union Jack flottait au quinzième étage. Une caméra de surveillance inspectait lentement le trottoir.

Alex s'arrêta sur le seuil. Un instant il se demanda s'il ne commettait pas une erreur.

Si la banque était de près ou de loin responsable de la mort de Ian Rider, peut-être l'avait-on prié de venir pour lui régler son compte. Mais il entra.

Au dix-septième étage, un homme assis derrière un bureau appuya sur un bouton et la caméra effectua un zoom sur le visage du garçon, qui envahit l'écran.

«Ainsi il est venu, marmonna le président de la banque.

- Alors c'est lui?» demanda une femme d'âge moyen.

Elle avait une drôle de tête en forme de pomme de terre et des cheveux mal coiffés et des yeux noirs. Vêtue d'un tailleur quelconque, elle suçotait un bonbon à la menthe.

«Vous êtes sûr de vous, Alan?

- Oh oui, répondit Alan Blunt. Tout à fait sûr. Vous savez quoi faire?»

Dans le hall, après avoir demandé à être reçu par John Crawley, Alex s'assit sur un canapé de cuir. Il s'étonna vaguement de voir aussi peu de gens entrer et sortir.

Crawley apparut, vêtu de son costume habituel, mais avec une cravate différente.

«Navré de vous avoir fait attendre, Alex, s'excusa le directeur du personnel. Allons dans mon bureau. «

Crawley guida Alex dans un long couloir au sol recouvert de parquet, doté d'un éclairage moderne.

Ils avaient dépassé trois portes lorsque Alex se figea. La dernière portait un nom qu'il connaissait bien:

1504 — Ian Rider.

Des lettres blanches sur une plaque en plastique noir. Crawley hocha tristement la tête.

« Oui. C'est ici que travaillait votre oncle. Il va beaucoup nous manquer.

- Je peux entrer? demanda Alex.
- Pourquoi? s'étonna-t-il.
- Ça m'intéresse de voir son bureau.
- Désolé, soupira Crawley. La porte est fermée à clé et je ne l'ai pas. Une autre fois, peut-être. Mon bureau est juste à côté du sien.»

Ils entrèrent au 1505. À l'extérieur, par la fenêtre ouverte, une ondulation de bleu et de rouge attira l'attention d'Alex, et il se rappela le drapeau qui flottait sur la façade de l'immeuble. Le mât était juste à droite. Dans la pièce il y avait une table de travail avec un fauteuil, deux canapés. Un bureau très ennuyeux de directeur.

«Asseyez-vous, Alex, je vous en prie, dit Crawley»

Mais à ce moment il fut interrompu par la sonnerie du téléphone ; il causa quelques minutes puis raccrocha.

«Je suis désolé, Alex. Je dois redescendre à la réception. Ça ne vous dérange pas?

- Allez-y, dit Alex en s'installant confortablement sur le canapé.

- J'en ai pour cinq minutes.»

Après un dernier signe d'excuse, Crawley quitta le bureau.

Alex attendit quelques secondes. Puis il sortit dans le couloir. Tout au bout, une femme chargée d'une pile de dossiers apparut, puis disparut derrière une porte. Aucune trace de Crawley. Il gagna rapidement la porte voisine et tourna la poignée du 1504. C'était fermé à clé.

Chapitre 6

Alex revint dans le bureau 1505. Il aurait donné n'importe quoi pour passer quelques minutes seul dans celui de Ian Rider. Ils s'étaient introduits dans sa maison et avaient littéralement vidé ses affaires. La pièce fermée à clé lui fournirait peut-être une explication. À quoi son oncle était-il exactement mêlé? Et pourquoi l'avait-on tué?

Le drapeau claqua au vent et Alex s'approcha de la fenêtre. Le mât était fixé sur la façade de l'immeuble juste entre les deux bureaux mitoyens. S'il parvenait à l'atteindre, il pourrait sauter sur le rebord qui courait le long de la façade, et entrer par l'extérieur dans la pièce 1504.

Il ouvrit la fenêtre. Le mieux était de ne penser à rien. Après tout, s'il s'était trouvé sur un portique d'escalade dans la cour de l'école, ç'aurait été un jeu d'enfant. Évidemment, il y avait ce terrifiant mur de brique qui tombait à pic jusqu'au trottoir, les voitures et les bus qui roulaient tout en bas. Ne pas y penser.

Alex se laissa glisser sur la saillie devant le bureau de Crawley. Les mains derrière le dos, appuyées au rebord de la fenêtre, il respira à fond... et sauta.

Une caméra installée sur l'immeuble d'en face le filma alors qu'il s'élançait dans le vide. Deux étages plus haut, Alan Blunt était assis devant son écran de contrôle. Il rit.

Un rire sans humour.

«Je vous l'avais dit. Ce garçon est extraordinaire.

— Il est fou, vous voulez dire, rétorqua la femme.

— C'est peut-être ce qu'il nous faut.

— Vous allez rester assis là à le regarder se tuer?»

Alex avait mal calculé son saut. Il manqua le mât du drapeau d'un centimètre. Mais il s'accrocha au drapeau lui-même et resta ainsi suspendu les jambes dans le vide. Lentement, il remonta en s'agrippant au tissu et réussit à se hisser sur le mât. Il ne regarda pas en bas.

Ensuite ce fut plus facile. Il s'accroupit sur le mât et sauta vers le rebord devant le bureau de Ian, le saisit des deux mains et y grimpa. Alors seulement l'idée lui vint que la fenêtre était peut-être verrouillée. Dans ce cas, il n'aurait plus qu'à revenir par le même chemin!

Par chance elle ne l'était pas. Il la fit glisser sur son rail et pénétra dans le bureau 1504, la réplique exacte du 1505. Même mobilier, même moquette, mêmes gravures sur les murs. Il alla s'asseoir derrière le bureau. Une photo était glissée dans l'angle du sous-verre: lui à l'âge de cinq ou six ans. Il en fut très étonné. Jamais il n'aurait imaginé que Ian était un sentimental.

Alex jeta un coup d'œil à sa montre. S'il devait trouver quelque chose, il fallait faire vite. Il ouvrit un tiroir qui contenait cinq ou six dossiers épais. Il les sortit. Un seul coup d'œil lui suffit: cela n'avait aucun rapport avec la banque.

Le premier s'appelait: «Poisons neurotoxiques — nouvelles méthodes de dissimulation et de diffusion». Le deuxième: «Assassinats — quatre études de cas». De plus en plus intrigué, il parcourut les autres dossiers qui avaient pour sujets l'antiterrorisme, les circuits de l'uranium à travers l'Europe. Le dernier dossier était sobrement étiqueté: «Stormbreaker».

Il s'apprêtait à le parcourir lorsque la porte s'ouvrit brusquement devant deux hommes. L'un était Crawley, l'autre le chauffeur. Il ne servait à rien de chercher à se justifier. Il était assis derrière le bureau de Ian avec un dossier ouvert entre les mains. En même temps il s'aperçut que les deux hommes n'étaient pas surpris de le voir.

«Nous ne sommes pas dans une banque, dit Alex. Est-ce que mon oncle travaillait pour vous? Est-ce vous qui l'avez tué?

- Cela fait beaucoup de questions, Alex, murmura Crawley.»

Le chauffeur tendit la main et Alex vit qu'il avait un revolver. Il se leva en tenant le dossier devant lui, dans l'espoir stupide de se protéger.

L'homme tira. Le canon crachota en direction d'Alex qui ressentit un curieux choc au cœur. Sa main s'ouvrit et le dossier tomba à terre. Puis ses jambes se dérochèrent et il sombra dans le noir.

Chapitre 7

Alex ouvrit les yeux. Il était encore en vie! Agréable surprise.

Il était allongé sur un lit, dans une vaste et confortable chambre. Le lit était moderne mais la pièce ancienne, avec des poutres au plafond, une cheminée de pierre.

Quelqu'un l'avait déshabillé. À la place de son uniforme de collégien, il portait un ample pyjama, sembla-t-il. Il aperçut sa montre sur la table de nuit et la prit. L'aiguille indiquait midi. Or il était environ quatre heures et demie lorsqu'on lui avait tiré dessus avec ce pistolet hypodermique. Il avait donc perdu une nuit entière et la moitié d'une journée!

Après avoir pris une douche, il ouvrit l'armoire de la chambre: tous ses vêtements étaient là, soigneusement suspendus. Quelqu'un s'était donc introduit dans sa maison de Chelsea pour prendre ses affaires! Alex sortit un pantalon style commando, un sweat-shirt et des tennis Nike. Il s'habilla, puis s'assit sur le lit et attendit.

Une quinzaine de minutes plus tard, on frappa à la porte. Une jeune femme asiatique au visage souriant, en uniforme d'infirmière, entra.

«Oh, je vois que vous êtes réveillé. Et habillé. Venez. Suivez-moi. M. Blunt vous attend pour le déjeuner.»

Alex n'avait pas dit un mot. Il la suivit hors de la chambre, le long d'un couloir, et descendit un escalier qui conduisait dans une pièce très haute de plafond avec une loggia, un tapis recouvrant le dallage de pierre. Alan Blunt était déjà attablé avec une femme brune d'allure assez masculine, qui déployait un papier de bonbon.

«Ah... Alex, dit Alan Blunt avec un sourire bref. C'est gentil de vous joindre à nous.

- Qui êtes-vous? dit Alex. Et que me voulez-vous?

- Je comprends que vous ayez beaucoup de questions à nous poser. Mais commençons par déjeuner», suggéra Blunt.

On les servit. Blunt et la femme, une certaine Madame Jones, buvaient du vin rouge.

«Comme vous l'avez deviné, dit Alan Blunt, la Banque Royale & Générale n'est pas une banque. En fait elle n'existe pas... Votre oncle n'était pas banquier, il travaillait pour moi. Je suis directeur du Service des opérations spéciales du MI 6. Et Ian était, on peut le dire comme ça... un espion.»

Alex ne put s'empêcher de sourire.

«Vous voulez dire... comme James Bond?

- En quelque sorte. Ian Rider était un agent de terrain, surentraîné et très courageux. Il a accompli avec succès des missions en Iran, à Washington, Hong Kong, Le Caire, pour n'en citer que quelques-unes. J'imagine que ce doit être un choc pour vous.»

Alex songea à Ian et à ce qu'il connaissait de sa vie. Sa discrétion. Ses longs déplacements à l'étranger. Les fois où il était rentré à la maison blessé. Tantôt un bras en écharpe, tantôt des contusions au visage.

«Non, ce n'est pas un choc», répondit Alex. Blunt coupa un morceau de viande bien net.

«Lors de sa dernière mission, la chance lui a fait défaut. Ian travaillait ici, en Angleterre, en Cornouailles, sous une couverture. Il rentrait à Londres pour faire son rapport quand il a été tué. Vous avez vu sa voiture à la casse.

- Stryker & fils, murmura Alex. Qui est-ce?

- Simplement des gens que nous utilisons.

- Nous sommes désolés d'avoir perdu Ian, Alex «, dit la femme, prenant la parole pour la première fois.

- Vous savez qui l'a tué?»

Elle sortit une photo en noir et blanc et la posa sur la table. Elle représentait un homme jeune en jean et T-shirt blanc, âgé d'environ vingt-huit ans, avec des cheveux blonds coupés ras.

«Un certain Yassen Gregorovitch. Il est né en Russie mais travaille pour plusieurs pays. Il a été employé par l'Irak, la Serbie, la Libye et la Chine.

- Que fait-il?

- C'est un tueur, Alex. Un exécuter.»

Il y eut un long silence. Il examina la photo en essayant de graver le visage de l'homme dans son esprit.

«Très bien, dit Alex en posant sa fourchette et son couteau. Mon oncle était un espion. Grâce à vous il est mort. J'ai découvert trop de choses, vous m'avez drogué et amené ici parce que vous ne voulez pas que je raconte ce que je sais. Je me trompe? Si c'est ça, je veux bien signer n'importe quel document officiel pour jurer que je garderai le secret. Ensuite je veux rentrer chez moi. J'en ai assez. Je veux sortir d'ici.

- Ce n'est pas si facile, intervint Blunt en toussotant. Vous avez beaucoup attiré l'attention sur vous, aussi bien à la casse automobile que dans nos bureaux de Liverpool Street. C'est vrai: ce que vous savez déjà, doit rester secret. Mais la vérité, Alex, c'est que nous avons besoin de votre aide.»

Chapitre 8

«Mon aide? s'étonna Alex.

- Avez-vous entendu parler d'un certain Herod Sayle?»
Alex réfléchit un instant.

«J'ai lu son nom dans les journaux. Il est dans les ordinateurs, je crois.

- Laissez-moi vous raconter son histoire, Alex. Herod Sayle est né dans une famille misérable des quartiers pauvres de Beyrouth, au Liban. Il avait neuf frères et quatre sœurs, et tout ce petit monde s'entassait dans trois pièces minuscules. Le jeune Herod aurait dû finir illettré et chômeur.

«Mais, à l'âge de sept ans, un événement a bouleversé sa vie. Il marchait dans une rue de Beyrouth quand, tout à coup, un piano est tombé d'une fenêtre du quatorzième étage pendant un déménagement. Un couple de touristes américains a failli être écrasé, mais à la dernière seconde, Herod s'est jeté sur eux pour les écarter de la trajectoire. Le piano les a manqués d'un millimètre.

«Bien entendu ils ont été extrêmement reconnaissants envers le jeune misérable. Ils l'ont plus ou moins adopté et l'ont inscrit dans une école, ici, en Angleterre, où il a fait des progrès stupéfiants et rattrapé son retard.

Plus tard, Sayle a entamé une carrière brillante, allant de succès en succès. Ce qui a attiré notre attention sur lui c'est son dernier produit: un ordinateur révolutionnaire, le "Stormbreaker".»

Stormbreaker. Alex se rappela soudain le dossier trouvé dans le bureau de son oncle.

«Le Stormbreaker est fabriqué par Sayle Entreprises, précisa Mme Jones. On a beaucoup parlé de son design. Clavier et coque noirs. Mais surtout il fonctionne autour d'une sphère de silicone d'environ un millimètre de diamètre. Et c'est quatre-vingt-dix pour cent moins cher à produire!

- Et Sayle Entreprises, enchaîna Blunt, s'apprête à faire une annonce tout à fait originale: offrir dix mille de ces nouveaux ordinateurs, un pour chaque école secondaire de Grande-Bretagne. Par cet acte de générosité, il veut remercier le pays qui lui a donné asile.

- C'est donc un héros.

- En apparence, oui. Il y a quelques mois, il a écrit une lettre au Premier ministre, proposant cette offre. Le gouvernement a sauté de joie.

Les ordinateurs sont assemblés dans l'usine de Port Tallon, en Cornouailles. Ils seront distribués dans tout le pays à la fin de ce mois. Le 1er avril, une cérémonie se déroulera au musée de la Science, à Londres. Le Premier ministre appuiera alors sur un bouton qui mettra tous les ordinateurs en ligne...»

Mme Jones poursuivit:

«Depuis quelque temps notre service s'intéresse à M. Sayle. Nous nous demandons s'il n'est pas trop généreux pour être honnête. Par exemple, les dispositifs de sécurité de Port Tallon nous inquiètent: Sayle y entretient plus ou moins sa propre armée privée. Il agit comme s'il avait quelque chose à cacher.

C'est pourquoi nous avons décidé d'envoyer un homme à nous sur place. Sous prétexte de s'occuper de la sécurité. Mais sa mission était en réalité d'espionner Herod Sayle.

- Vous parlez de mon oncle, je suppose dit Alex.

- Oui. Il est resté trois semaines à Port Tallon. Au début, tout semblait normal: la fabrication suivait les prévisions.

Et puis nous avons reçu un autre message de Rider. Il avait découvert quelque chose, et disait que les Stormbreakers ne devaient à aucun prix sortir de l'usine, qu'il revenait à Londres tout de suite.

Il a quitté Port Tallon à seize heures. Il n'a même pas atteint l'autoroute. Tué en pleine campagne dans sa voiture.

- Mais je ne comprends pas! remarqua Alex. Sayle offre des ordinateurs. Il ne gagne donc pas d'argent. Parfait! Qu'a-t-il à cacher?

- Nous l'ignorons, admit-il. Nous n'en avons pas la moindre idée, mais nous voulons le découvrir. Et vite. Avant que ces ordinateurs ne quittent l'usine.

- La distribution doit commencer le 31 mars, ajouta Mme Jones. Il nous reste seulement deux semaines.»

Elle jeta un coup d'œil à Blunt, qui hocha la tête, et poursuivit:

«C'est la raison pour laquelle nous devons à tout prix envoyer une autre personne à Port Tallon. Quelqu'un qui reprendra l'enquête là où votre oncle l'a laissée.

- J'espère que vous ne songez pas à moi, dit Alex avec un sourire crispé.

- Eh bien ... il nous faut envoyer quelqu'un qui ne se fera pas remarquer, poursuivit Blunt.

Il y a quelques mois, une revue d'informatique a lancé un concours. "Soyez le premier à utiliser un Stormbreaker. Allez à Port Tallon et rencontrez Herod Sayle en personne."

C'était le premier prix du concours et le gagnant est un adolescent, un vrai crack en informatique. Il a votre âge. Et il vous ressemble un peu. Il est attendu à Port Tallon dans moins de deux semaines...

- Une petite minute...

- Vous avez prouvé que vous êtes un garçon extraordinairement courageux et très doué, coupa Blunt. Tout d'abord à la casse automobile... Un joli coup de karaté. Et puis un garçon qui enjambe une fenêtre du quinzième étage pour satisfaire sa curiosité a quelque chose de spécial.

- Vous pourriez travailler pour nous, reprit Mme Jones. Nous avons le temps de vous soumettre à un entraînement de base, de vous équiper de quelques instruments qui pourraient vous servir. Ensuite nous nous débrouillerons pour que vous preniez la place de l'autre garçon. Qu'en dites-vous?»

Alex réfléchit, mais pas très longtemps. Il était coincé et il le savait. Ces gens contrôlaient son argent, sa vie, son avenir.

«Vous parliez d'un entraînement?»

- En effet. C'est pourquoi nous vous avons conduit ici, Alex. C'est un centre spécialisé. Si vous êtes d'accord, nous pouvons commencer tout de suite.

- Bon. D'accord. De toute façon je n'ai pas vraiment le choix.»

Il contempla les côtelettes d'agneau froides dans son assiette. De la viande froide. Soudain il comprit ce que ce mot voulait dire.

Chapitre 9

La Mercedes SL 600 roulait sur l'autoroute en direction du sud. Alex était assis à l'avant, sur un siège de cuir si moelleux qu'il entendait à peine le moteur. Il faut dire qu'à cent vingt kilomètres/heure, on avait l'impression que le puissant moteur tournait au ralenti!

On était venu le chercher le matin même à Hampstead, dans le nord de Londres. C'était là que Félix Lester, le vrai gagnant, habitait. Quand la Mercedes était arrivée, Alex attendait avec son bagage. Une femme – un agent du MI 6 - l'avait embrassé tendrement en lui recommandant de bien se laver les dents, et lui avait fait des signes d'adieu sur le trottoir.

Pour le chauffeur de la Mercedes, Alex était Félix. Le matin même, Alex avait lu le dossier de Félix et avait ainsi appris qu'il fréquentait le collège St Anthony, qu'il avait deux sœurs et un labrador. Son père était architecte, sa mère créatrice de bijoux. Une famille heureuse. Sa famille.

«C'est loin, Port Tallon?»

Jusqu'alors, le chauffeur avait à peine desserré les dents. Il lui répondit sans même lui jeter un coup d'œil.

«Quelques heures de route. Un peu de musique?»

- Vous avez John Lennon?»

Il avait d'autres goûts musicaux mais, selon le dossier, Félix Lester était un fan de John Lennon.

«Non.

- Tant pis. Je vais dormir un peu.»

Alex avait besoin de sommeil. Son entraînement avait été assez dur. Il avait même appris à sauter en parachute! Il en ressentait encore la fatigue et se demandait comment il expliquerait ses hématomes et diverses coupures si quelqu'un le voyait déshabillé. Une bagarre à l'école, peut-être.

Il vérifia dans son sac la présence de la Game Boy... un peu spéciale que Blunt lui avait confiée, et de deux ou trois autres gadgets. Il ferma les yeux et s'enfonça dans le cuir souple et le sommeil.

C'est le ralentissement de la voiture qui l'éveilla. Il ouvrit les yeux et vit un village de pêcheurs, la mer bleue, des collines verdoyantes et un ciel sans nuage. Des mouettes tournoyaient en criillant. Un vieux remorqueur à la peinture écaillée accostait au quai. Il était cinq heures de l'après-midi et le petit port était enveloppé par la lumière de cette journée ensoleillée de printemps.

«Port Tallon, annonça le chauffeur, qui avait dû voir Alex se réveiller.»

Ils quittèrent le village vers l'intérieur des terres, sur une route à travers champs. Alex aperçut des bâtisses en ruine, des cheminées à demi écroulées, des roues de fer rouillées. Il comprit qu'il s'agissait d'une ancienne mine d'étain. Pendant trois cents ans on avait extrait le minerai en Cornouailles, jusqu'à l'épuisement du gisement. Il ne subsistait que les puits.

Au bout de deux kilomètres, le long de la petite route, surgit une clôture métallique toute neuve d'une dizaine de mètres de haut, surmontée de barbelés.

Il y avait des lampes perchées sur des miradors, à intervalles réguliers, et d'immenses panneaux rouges et blancs:

SAYLE ENTREPRISES
PROPRIÉTÉ PRIVÉE

«Défense d'entrer sous peine de mort», marmonna Alex entre ses dents. Il se rappelait les paroles de Mme Jones:

«Sayle possède plus ou moins sa propre armée. Il agit comme s'il avait quelque chose à cacher.» Eh bien, sa première impression le confirmait! Le site avait quelque chose de choquant, d'incorrect au milieu des collines et des prés.

La voiture arriva devant l'entrée: guérite, barrière électronique. Un garde en uniforme bleu et gris leur fit signe de passer. Ils suivirent une longue route rectiligne traversant un terrain avec une piste d'atterrissage d'un côté et un groupe de quatre immeubles ultramodernes de l'autre. Les bâtiments étaient grands, en acier et verre fumé, et reliés entre eux par un passage vitré. Deux appareils stationnaient près de la piste d'atterrissage: un hélicoptère et un petit avion cargo. Alex fut impressionné. L'ensemble du site devait couvrir cinq kilomètres carrés. Un sacré domaine.

La Mercedes poursuivit jusqu'à une vaste et fantastique demeure, avec des murs en brique surmontés de flèches dont la teinte cuivrée avait viré au vert. Au moins soixante fenêtres sur les cinq niveaux faisaient face à la route. Le genre de maison qui semble ne jamais devoir finir...

La Mercedes s'immobilisa devant l'entrée principale et le chauffeur descendit.

«Suis-moi.

- Et mes bagages?

- On s'en occupera.»

Alex le suivit dans un grand hall dominé par un gigantesque tableau du XVI^e siècle représentant la fin du monde, avec une masse grouillante de maudits et de démons. Au sol, le tapis était si épais qu'Alex avait l'impression de rebondir.

«M. Sayle ne va pas tarder», dit le chauffeur avant de partir.

Chapitre 10

Resté seul, Alex regarda autour de lui. C'était une pièce moderne, avec un bureau en acier placé au centre, des lampes halogènes, et un escalier métallique en colimaçon qui perçait le plafond en un cercle parfait. Un panneau de verre occupait un pan de mur entier. En s'approchant, il s'aperçut qu'il s'agissait d'un gigantesque aquarium. Il était difficile d'imaginer combien de milliers de litres d'eau il pouvait contenir. Il y avait assez de place pour qu'un requin s'y ébatte à l'aise et, pourtant, il ne semblait pas héberger un seul poisson.

Mais, tout à coup, quelque chose bougea dans les profondeurs turquoise. À la fois émerveillé et horrifié, Alex découvrit la plus monstrueuse des méduses. Le corps était une masse mauve et blanc, et dessous, des tentacules d'au moins dix mètres de longueur, couverts de sortes de petits dards, ondulaient dans l'eau. Quand la méduse se déplaçait, ses tentacules glissaient contre le panneau de verre et on avait l'impression qu'elle essayait de sortir.

C'était la créature la plus hideuse et répugnante qu'Alex ait jamais vue.

«Physalie», dit une voix derrière lui.

Il se retourna et vit un homme qui descendait les dernières marches de l'escalier en colimaçon.

Herod Sayle était petit. Avec son luxueux costume noir, sa chevalière en or et ses chaussures noires vernies, il avait l'air d'un milliardaire en modèle réduit.

Il avait la peau mate, une tête ronde et chauve, et des yeux horribles. L'iris gris était trop petit dans le blanc globuleux. Il faisait penser à un têtard avant l'éclosion.

Lorsque Sayle fut devant lui, son regard se trouva presque au niveau de celui d'Alex. Il était encore plus antipathique que la méduse.

«Elle est belle, vous ne trouvez pas?»

- Ce n'est pas ce que je choisirais comme animal de compagnie.

- J'ai pêché celle-ci en faisant de la plongée dans la mer de Chine. J'adore tuer les poissons. Mais quand j'ai vu cette merveille, j'ai compris que je devais la capturer et la conserver. Je trouve qu'elle me ressemble.

- La méduse contient quatre-vingt-dix pour cent d'eau. Elle n'a pas de cerveau, pas de viscères et pas d'anus», dit Alex sans réfléchir, en se souvenant d'avoir lu ça quelque part.

Sayle lui jeta un coup d'œil rapide, puis revint au monstre dans son aquarium.

«La physalie se déplace seule, ignorée des autres poissons. Mais voyez monsieur Lester: ces cellules sur les tentacules... Leur poison procure une mort exquise.

- Appelez-moi Alex», dit Alex.

Ça lui avait échappé. C'était l'erreur la plus stupide, la plus naïve qu'il ait pu commettre.

Les yeux gris cillèrent.

«Je croyais que tu t'appelais Félix ?

- Mes amis me surnomment Alex.

- Pourquoi?

- À cause d'Alex Ferguson, le footballeur. Je suis un fan de Manchester United.»

C'était la première chose qui lui était venue à l'esprit. Mais il avait vu un poster de football dans la chambre de Félix Lester et au moins ne s'était-il pas trompé d'équipe.

Sayle sourit.

«Très amusant. Bon, d'accord pour Alex. Eh bien, Alex, j'espère que nous deviendrons amis! Tu as beaucoup de chance. Tu as gagné le concours et tu seras le premier adolescent à essayer mon Stormbreaker. Mais c'est aussi une chance pour moi. Je veux savoir ce que tu en penses. Que tu me dises ce que tu aimes... et ce que tu n'aimes pas.»

Il était redevenu l'homme d'affaires pressé.

«Nous n'avons plus que trois jours avant le lancement. Et nous ferions bien de faire fissa, comme disait mon père. On va te conduire à ta chambre et, demain, à la première heure, tu te mettras au travail. Il y a un programme de mathématiques à tester, et un autre de langues...»

Sayle s'animait, emporté par son enthousiasme. Alex l'avait trouvé antipathique dès le premier regard.

Mais il avait quand même devant lui l'homme le plus riche d'Angleterre. Petit et visqueux, certes, mais pas obligatoirement un dangereux ennemi. Blunt pouvait se tromper.

«Ah, voilà notre homme! s'exclama Sayle. Fissa!»

Un homme venait d'entrer. Le majordome. Aussi grand et mince que Sayle était petit et rond. Une tignasse rousse sur un visage blanc comme du papier. De loin, il avait l'air de sourire mais, en le voyant de près, il s'agissait de cicatrices atroces, de chaque côté de la bouche, qui remontaient vers les oreilles, d'une teinte violacée répugnante.

«Voici M. Rictus, dit Sayle. Il a changé de nom après son accident.

- Un accident? répéta Alex qui avait du mal à détourner les yeux des cicatrices.

- M. Rictus travaillait dans un cirque. Il participait à un nouveau numéro de lancer de couteaux. Il devait rattraper le poignard entre ses dents. Un soir... Bref, il travaille pour moi depuis une douzaine d'années. C'est un homme loyal et efficace. N'essaie pas de parler avec lui. Il n'a plus de langue.

- Heurrrr! dit M. Rictus.

- Ravi de faire votre connaissance, répondit Alex.

- Conduisez ce garçon à la chambre bleue», ordonna Sayle.

Puis, se tournant vers Alex, il ajouta:

«Tu as de la chance, c'est l'une de nos plus jolies chambres et elle vient d'être libérée. Elle était occupée par un agent de sécurité qui nous a quittés subitement.»

Alex laissa Herod Sayle en compagnie de sa monstrueuse méduse et quitta la pièce.

Il suivit le majordome dans un couloir orné d'autres œuvres d'art. Herod Sayle devait lui-même y habiter. Les ordinateurs étaient sans doute fabriqués dans les autres bâtiments qu'il avait vus près du terrain d'atterrissage.

Sa chambre était une vaste pièce. La fenêtre donnait sur une fontaine, illuminée par une dizaine de projecteurs cachés. Sur la table, un dîner l'attendait: jambon, fromage, salade. Un sac de sport Nike était posé sur le lit.

Il s'en approcha et l'examina. Au moment de le fermer, il avait glissé trois cheveux dans les dents de la fermeture à glissière.

Ils n'y étaient plus. Il l'ouvrit. Tout était exactement à la même place, mais il était certain qu'on l'avait fouillé méthodiquement.

Il sortit la Game Boy Color, y inséra une cartouche dite Guerre Éclair, et pressa le bouton de démarrage trois fois. Aussitôt l'écran s'éclaira d'un rectangle vert, de la même forme que la chambre. Il leva la Game Boy et la fit tourner autour de lui en suivant les murs. Un point rouge clignotant apparut soudain sur l'écran. Alex marcha dans la direction indiquée en tenant la console devant lui. Le point rouge clignota plus vite et avec plus d'intensité.

Il arriva devant un tableau accroché au mur.

Il posa la Game Boy et souleva le tableau avec précaution. Le micro était fixé derrière. Sayle avait-il un tel besoin maniaque de tout surveiller? Il lui fallait connaître les faits et gestes de ses invités à chaque minute du jour et de la nuit?

Il remit le tableau en place. Il n'y avait qu'un seul micro dans la chambre. Et aucun dans la salle de bains.

Il dîna, prit une douche et s'apprêta à se coucher. En passant devant la fenêtre, il remarqua une certaine activité aux abords de la fontaine. Deux hommes passaient à pied devant la maison : des gardes de la sécurité portant le même uniforme que celui de l'entrée. Tous deux avaient des fusils semi-automatiques

Alex se coucha. La dernière personne à avoir dormi dans ce lit était son oncle. Ian avait-il vu quelque chose par la fenêtre? Qu'avait-il découvert qui avait décidé quelqu'un à le tuer?

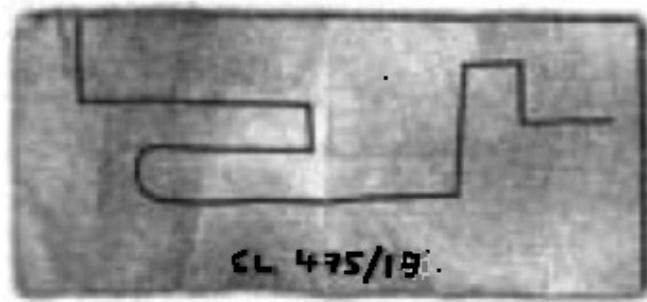
Alex mit longtemps à trouver le sommeil dans le lit du mort.

Chapitre 11

Alex l'aperçut dès qu'il ouvrit les yeux. C'était visible pour toute personne allongée sur le lit, mais nul n'y avait dormi depuis la mort de Ian. Un triangle de papier blanc dépassait du baldaquin au-dessus de sa tête. Il fallait être couché pour le voir.

Le papier était difficile à atteindre. Alex dut poser une chaise en équilibre sur le matelas et grimper dessus.

En fait c'était une feuille pliée en deux. On y avait tracé un dessin étrange, qui ressemblait à un numéro repère:



Alex reconnut l'écriture de Ian. Qu'est-ce que cela voulait dire? Il enfila ses vêtements, s'installa à la table et sortit une feuille de papier blanc sur laquelle il écrivit un bref message en lettres capitales.

**TROUVÉ CECI DANS LA CHAMBRE DE IAN RIDER.
POUVEZ-VOUS LE DÉCHIFFRER?**

Il sortit la Game Boy, y inséra la cartouche Némésis, l'alluma et fit glisser l'écran sur les deux feuilles de papier pour scanner son message puis le dessin.

Il savait que, aussitôt, une machine allait s'activer dans le bureau de Mme Jones à Londres et imprimer les deux pages. Peut-être parviendrait-elle à décrypter le rébus? Après tout elle travaillait pour l'Intelligence... Service!

Alex éteignit la console, ôta le capot arrière et cacha le papier plié dans le compartiment de la batterie.

On frappa à la porte. Il alla ouvrir. M. Rictus se dressa devant lui, toujours vêtu de son uniforme de majordome.

«Bonjour, dit Alex.

- Honrrrch!» répondit l'homme en lui faisant signe de le suivre.

Ils atteignirent le premier des bâtiments modernes et le majordome posa la paume de sa main contre un rectangle de verre. L'appareil lisait ses empreintes et, un instant après, la porte s'ouvrit sans bruit.

De l'autre côté, tout était différent. Après les œuvres d'art et l'élégance de la maison, Alex eut l'impression de sauter dans le siècle suivant. De longs corridors blancs avec un sol métallique, des lampes halogènes, l'air conditionné. Un autre monde. Une femme aux épaules larges et aux cheveux blonds serrés dans un chignon étriqué les attendait. Elle avait un visage étrangement blanc, des lunettes cerclées de métal, et aucun maquillage hormis un rouge à lèvres jaune. Elle portait une blouse blanche avec son nom étiqueté sur la poche de poitrine: Rami.

«Tu dois être Flix, dit-elle avec un lourd accent allemand. Ou plutôt... Alex, c'est bien ça? Je me présente: Fraülein Rami. Tu peux m'appeler Nadia.»

Elle adressa un sourire à M. Rictus et ajouta:

«Je l'emmène avec moi.»

Le majordome hocha la tête et sortit.

«Par ici, reprit Fraülein Rami. Nous avons quatre bâtiments. Le bâtiment A, où nous sommes maintenant, est réservé à l'administration et aux loisirs. La chaîne de montage du Stormbreaker dans le bâtiment D.»

Elle avait une démarche de militaire: le dos droit, les pieds (chaussés de souliers noirs) qui claquaient sur le sol. Alex la suivit dans une pièce carrée et nue, meublée d'une table et d'une chaise. Sur la table trônait le premier Stormbreaker qu'il voyait de ses yeux.

C'était un appareil magnifique. Entièrement noir, à l'exception de l'éclair blanc sur un côté. Alex s'assit et l'alluma. Il démarra aussitôt. Un éclair animé scintilla sur un tourbillon de nuages, puis le sigle de Sayle Entreprises se forma. Quelques secondes plus tard apparut le menu, avec des icônes «maths», «sciences», «français», etc., prêts à l'accès. Même en quelques brèves secondes, il put sentir la puissance du microprocesseur. Et toutes les écoles du pays allaient en posséder un! Herod Sayle méritait l'admiration. C'était un cadeau somptueux.

«Je te laisse, dit Fraülein Rami. Il vaut mieux que tu explores tout seul notre Stormbreaker. Ce soir tu dîneras avec Herr Sayle et tu lui diras ce que tu en penses.

- Oui, avec plaisir.

- Je te fais apporter un sandwich. Mais je te demande de ne pas quitter la pièce. Tu comprendras que nous avons des mesures de sécurité à respecter.

- Comme vous voudrez, madame Rami.»

Elle sortit.

Alex ouvrit l'un des programmes et, pendant les trois heures suivantes, il se perdit dans les logiciels fabuleux du Stormbreaker. Il ignora même le sandwich qu'on lui apporta et le laissa se dessécher sur l'assiette. Jamais il n'aurait supposé que le travail scolaire puisse être aussi amusant, mais il devait reconnaître que l'ordinateur rendait agréables les choses les plus assommantes. Le programme d'histoire faisait vivre la bataille d'Angleterre comme si on y était, avec de la musique et des séquences vidéo. Il parvenait même à rendre la géométrie presque supportable, exploit que M. Donovan, au collège Brookland, n'avait jamais réalisé.

Quand Alex regarda sa montre, il était treize heures. Il avait passé plus de quatre heures devant l'ordinateur.

Chapitre 12

Il se leva et s'étira. Nadia Rami lui avait dit de ne pas quitter la pièce. Mais les secrets de Sayle Entreprises, ce n'était pas ici qu'il les trouverait. Il s'approcha de la porte et fut surpris de voir qu'elle s'ouvrait toute seule. Le couloir était désert. C'était le moment d'agir.

Bâtiment A: administration et loisirs. Alex passa devant plusieurs bureaux avant d'arriver dans une cafétéria pavée de blanc. Une quarantaine d'hommes et de femmes, tous en blouse blanche et badge à leur nom, bavardaient avec animation en déjeunant.

Plus loin, bâtiment B. Là, des écrans d'ordinateur partout, papiers, imprimantes. Conception de logiciels.

Dans le bâtiment C, consacré à la recherche, il déboucha dans une bibliothèque où s'alignaient à l'infini des étagères de livres et de CD-ROM.

Alex se dissimula derrière des rayonnages pour laisser passer deux techniciens en blouse blanche. Il était loin des limites autorisées, livré à lui-même, et sans la moindre idée de ce qu'il cherchait. Des ennuis probablement!

Il se dirigea silencieusement vers le dernier bâtiment. Des voix, deux hommes et une femme arrivaient. Il s'enfonça vivement dans un recoin, derrière une petite fontaine d'eau potable. Ils discutaient de serveurs Web. Au plafond, Alex remarqua une caméra de surveillance qui pivotait vers lui. Il tenta de lui échapper, évitant d'être dans son champ.

Avait-il été repéré? Difficile de le savoir.

Mais il était sûr d'une chose: le temps pressait. Peut-être Fraülein Rami était-elle déjà revenue le voir dans le bureau, et l'avait trouvé vide. Pour découvrir quelque chose, il fallait faire vite...

Un passage vitré reliait le bâtiment C au bâtiment D. Celui-ci était différent des précédents. Le couloir se divisait en deux, avec un escalier métallique qui descendait dans une sorte de cave. Aucune indication, la lumière s'arrêtait à la moitié des marches.

Un bruit de pas résonna. Alex recula en vitesse. Un instant plus tard, M. Rictus surgit d'en bas comme un vampire avec une tête des mauvais jours: son visage blafard émergeait à la lumière du soleil, ses cicatrices se tordirent.

Qu'était-il allé faire en bas? Où menait cet escalier? Alex descendit les marches. L'air conditionné était glacial, il sentait sa sueur geler sur son front.

L'escalier débouchait sur un long couloir. Rien sur les côtés. Au bout, une unique porte. Elle ne portait aucune indication. M. Rictus venait forcément de là!

Alex s'en approcha et essaya la poignée. Bloquée. Il pressa son oreille contre le panneau de fer. Rien. À moins que... Il crut percevoir comme le bruit d'une pompe ou quelque chose de ce genre. La Game Boy était dans sa poche. Il la sortit, y inséra la cartouche Exocet, pour lire à travers les murs. Il l'alluma, et la plaqua contre la porte.

L'écran s'anima. Par une petite fenêtre à travers le panneau de fer, Alex vit une vaste salle. Au milieu se trouvait un engin très haut, en forme de tonneau.

Et des gens. Sur l'écran ils ressemblaient à des fantômes et se déplaçaient de long en large. Certains portaient des objets rectangulaires. Sur un côté on devinait une table, surchargée d'appareils. Il essaya de faire un zoom. Mais la salle était trop grande, tout était trop loin.

Alex fouilla dans sa poche et en sortit les écouteurs. Tenant toujours la Game Boy contre la porte, il brancha le fil et mit le casque sur sa tête. Il entendit, difficilement, des voix lointaines.

«... en place. Nous avons vingt-quatre heures.

- Ce n'est pas assez.

- C'est tout ce que nous avons. Ils viennent cette nuit. À deux heures.»

Alex ne reconnut aucune des voix. On aurait dit une conversation téléphonique sur une mauvaise ligne.

«... Rictus... surveille la livraison.

- C'est quand même très court.»

Les voix cessèrent. Alex essaya de comprendre ce qu'il venait d'entendre. Quelque chose allait être livré. À deux heures du matin, M. Rictus s'occupait de la livraison.

Mais quoi? Pourquoi? Où?

Il venait d'éteindre la Game Boy lorsqu'il entendit juste derrière lui le grincement d'une chaussure. Il n'était plus seul.

Il se retourna et se trouva nez à nez avec Nadia Rami.

«Que fais-tu ici, Alex? demanda-t-elle d'une voix mielleuse.

- Rien.

- Je t'avais dit de ne pas quitter le bureau.

—Mais... j'y suis resté toute la matinée. J'avais besoin d'une pause.

- Et tu es descendu ici?

- J'ai vu l'escalier et j'ai pensé qu'il conduisait aux toilettes.»

Fraülein Rami hocha la tête comme si elle avait décidé de le croire.

«Il n'y a rien, ici, dit-elle. Cette porte mène simplement à la salle du générateur. Viens. Je te ramène à la maison. Ensuite tu te prépareras pour le dîner avec Herr Sayle. Il veut connaître tes premières impressions sur le Stormbreaker.»

Alex revint avec elle vers l'escalier. Deux choses étaient sûres. Un: Nadia Rami mentait. Ce n'était pas la salle du générateur. Deux: elle cachait quelque chose. Et puis, surtout, elle ne l'avait pas cru. L'une des caméras l'avait sans doute repéré et on l'avait envoyée le chercher. Donc elle savait qu'il lui mentait. Ça commençait mal.

Alex gravit l'escalier et retrouva la lumière du jour. Il sentait les yeux de Fraülein Rami lui transpercer le dos comme des poignards.

Chapitre 13

Herod Sayle jouait au snooker¹ lorsque Alex fut introduit dans la salle de la méduse. Le petit homme avait l'air un peu ridicule et presque perdu, juché sur un tabouret bas pour être à hauteur du tapis vert. Sans cela il n'aurait pu atteindre les billes.

«Tu joues au snooker, Alex?

- Ça m'arrive.

- Tu aimerais jouer contre moi? Il ne reste que deux billes rouges, et je voudrais miser. Je parie que tu ne marqueras pas un seul point.

- Combien voulez-vous parier?

- Ha! ha! ha! s'esclaffa Sayle. Disons... dix livres le point?

- Tant que ça?

- Pour un homme tel que moi, dix livres sterling ce n'est rien. Rien du tout! Je pourrais même miser cent livres le point!

- Pourquoi ne le faites-vous pas?» dit Alex.

Il avait dit cela d'une voix douce mais le défi était clair. Herod Sayle le dévisagea d'un regard songeur.

«Parfait, Alex. Cent livres le point. Pourquoi pas? J'aime le jeu. Mon père était joueur.

Sayle frappa la bille blanche, qui expédia l'une des rouges droit dans la poche du milieu.

¹ Billard anglais qui se joue avec des billes de couleurs. Il faut les frapper pour les envoyer dans des poches.

La méduse flottait devant la vitre de l'aquarium comme si elle observait la partie de billard. M. Rictus ramassa le tabouret et le déplaça autour de la table. Sayle éclata d'un rire bref et étudia déjà le prochain coup: une bille très difficile à jouer dans un angle.

Sayle grimpa sur le petit banc et ajusta son tir. La bille noire manqua la poche d'angle d'un millimètre et revint en tournant vers le centre. Il se renfrogna.

«Tant pis, tant pis. Mais pas de chance pour toi, Alex. Aucune des billes ne rentre. Tu ne vas pas gagner d'argent.»

Alex prit une queue dans le râtelier et étudia la disposition des billes sur la table. Sayle avait raison. Mais au billard il existe de nombreux moyens de gagner des points. C'est l'un des nombreux jeux que Ian lui avait appris. Ils fréquentaient tous les deux un club de billard de Chelsea, et Alex était le meneur de l'équipe junior. Il visa soigneusement la rouge et tira.

Sa bille blanche heurta la poche et roula derrière la rose. Bille collée! Snooker! Sayle était coincé. Il rata son coup d'un millimètre.

«Six points pour moi, annonça Alex. Cela veut-il dire que je gagne six cents livres?»

- Quoi?

- Avec ce coup vous me donnez six points. À cent livres le point...

- Ah, oui! Oui.»

À la fin de la partie, Alex avait 41 points d'avance.

«J'ai gagné quatre mille cent livres, calcula Alex en posant sa queue de billard. Merci beaucoup.

- Jamais je n'aurais misé si j'avais su que tu étais aussi doué.»

Il s'approcha du mur et pressa un bouton. Une partie du sol s'ouvrit et la table de billard s'enfonça dans une trappe. Une fois le sol revenu à sa place, de mauvaise humeur, il lança sa queue de billard dans un coin.

«Maintenant, dînons, dit-il.»

M. Rictus leur servit du saumon fumé, suivi d'une sorte de ragoût. «Alors, Alex, tu as passé quelques heures sur le Stormbreaker?

- Oui.

- Qu'en penses-tu?

- Fantastique», répondit Alex sincèrement.

Il avait encore du mal à croire que ce petit homme ridicule avait créé un appareil aussi puissant et bien profilé.

«Quels programmes as-tu essayés?

- Histoire, sciences, maths. C'est difficile à croire mais je me suis amusé!

- Des critiques?»

Alex réfléchit un instant.

«Vous avez songé à un casque et à un micro intégré?

- Non, admit Sayle. C'est une bonne idée. Dommage que tu restes ici si peu de temps, Alex. Demain nous te mettrons sur Internet.

Les Stormbreakers sont tous connectés à un réseau central. Il est contrôlé d'ici. C'est aussi demain que commence la livraison des ordinateurs. Il suffira d'une journée pour les acheminer dans tous les coins du pays. Le jour suivant, à midi exactement, le Premier ministre me fera l'honneur de donner le coup d'envoi en appuyant sur un bouton qui mettra tous les Stormbreakers en ligne dans toutes les écoles.»

Puis, bizarrement, il demanda:

«Comment est la chèvre?

- Pardon? sursauta Alex.

- Le ragoût. C'est de la chèvre. Une recette de ma mère. Tu vois, Alex, c'est bizarre, mais j'ai l'impression que nous nous sommes déjà rencontrés.

- Je ne crois pas.

- Pourtant ton visage m'est familier. Qu'en pensez-vous, monsieur Rictus?»

Le majordome recula avec la bouteille de vin. Son visage blafard se tourna vers Alex.

«Han Ryyerr!

- Mais oui! Vous avez raison! Il veut dire Ian Rider. L'agent de sécurité dont je t'ai parlé. Tu lui ressembles beaucoup. Étrange coïncidence, tu ne trouves pas? Il était venu pour s'occuper de la surveillance mais, si tu veux mon avis, il n'était pas très sérieux. Il passait la moitié de son temps au village. Au port, à la poste, à la bibliothèque.»

Puis il ajouta, après un silence:

«Fraülein Rami t'avait trouvé là où tu ne devais pas être, aujourd'hui... Hors limites!

- Je me suis un peu perdu.

- Eh bien, j'espère que tu ne te perdras pas, cette nuit. La sécurité est très stricte en ce moment. Mes hommes sont tous armés.»

Il se leva de table, décidant ainsi la fin du repas, et...

«Tu auras ton chèque demain. Maintenant, je vais te souhaiter bonne nuit.»

Chapitre 14

À une heure et demie du matin, Alex ouvrit les yeux et se réveilla instantanément.

Il se glissa hors du lit et s'habilla rapidement en choisissant ses vêtements les plus sombres, puis il quitta la chambre. Il s'étonna un peu que la porte ne soit pas verrouillée et que les couloirs n'aient, apparemment, pas de caméras de surveillance.

Des voix surprises derrière la porte de fer avaient parlé d'un événement qui devait se produire à deux heures du matin. Il devait découvrir de quoi il s'agissait.

Il trouva le chemin des cuisines devant lesquelles il passa sur la pointe des pieds. Il y avait une porte de service, la clé était heureusement sur la serrure.

La nuit était douce et grise, avec une demi-lune qui se formait dans le ciel. Il fit deux pas et s'immobilisa: le faisceau d'un projecteur perché sur une tourelle le frôla à quelques centimètres. Au même moment deux gardes traversèrent lentement le jardin. Ils étaient armés.

Il patienta jusqu'à ce que les deux hommes aient disparu et se dirigea en courant dans la direction opposée, se baissant au passage des fenêtres. Au loin, le terrain d'atterrissage était éclairé et des silhouettes allaient et venaient dans tous les sens. Un homme qu'il reconnut passa à pied devant la fontaine pour rejoindre un camion qui attendait: M. Rictus!

Alex savait qu'il devait faire vite. Oubliant toute prudence, il courut à découvert en essayant de rester courbé et en espérant que ses vêtements sombres le rendraient invisible. Il était à une cinquantaine de mètres du camion lorsque, subitement, M. Rictus s'arrêta et se retourna. Alex ne pouvait se cacher nulle part, il se jeta à plat ventre par terre et s'enfouit le visage dans l'herbe. Puis il risqua un coup d'œil: le majordome s'était tourné de l'autre côté. Une seconde personne avait surgi... Nadia Rami. Visiblement c'était elle qui allait conduire. M. Rictus fit le tour du véhicule pour s'asseoir sur le siège du passager. Alex en profita pour se redresser et courir. Il atteignit l'arrière du camion juste au moment où celui-ci démarrait. L'arrière était haut, carré et couvert d'une bâche. Alex s'accrocha au hayon et sauta à l'intérieur.

C'est un convoi de cinq véhicules qui sortit de Sayle Entreprises. Le camion où se trouvait Alex était l'avant-dernier. Une bonne douzaine de gardes en uniforme faisait partie du voyage. Mais vers quelle destination? Le camion ralentit à l'approche du portail, puis reprit de la vitesse sur la route. Au lieu d'aller vers le village, le convoi gravissait la colline.

Alex était chahuté sur le plancher métallique à chaque virage en épingle à cheveux. Il devina qu'ils quittaient la route principale quand il commença à rebondir brutalement à chaque cahot. Il descendit une piste caillouteuse.

Malgré le grondement du moteur, un autre bruit parvint à Alex. Un bruit de vagues. Ils étaient parvenus au bord de la mer.

Le camion s'arrêta. Des portières s'ouvrirent, claquèrent. Il se tapit dans le fond du camion, craignant que l'un des gardes ne soulève la bâche, mais les bruits de pas et les voix s'éloignèrent et il se retrouva seul. Il se faufila dehors.

Le convoi stationnait sur une plage déserte. M. Rictus et les autres s'étaient rassemblés sur une vieille jetée de pierre qui s'avancait dans l'eau noire. Le majordome tenait une lampe torche et soudain il la brandit en décrivant un arc de cercle.

Apparemment ils attendaient un bateau. Il vérifia l'heure à sa montre. Deux heures pile. Contrebande sur la côte de Cornouailles? Une livraison de cocaïne ou de marijuana?

La réponse à sa question surgit quelques secondes plus tard. Alex n'en crut pas ses yeux.

Un sous-marin! Il émergea de la mer comme par enchantement. Derrière son fuselage argenté, les remous étaient tout blancs. Il ne portait aucune inscription. Que faisait-il sur les côtes de Cornouailles? À quoi rimait tout ceci?

Le kiosque s'ouvrit et un homme se hissa à l'extérieur dans l'air froid de la nuit. Même sans la lune, Alex aurait reconnu le corps de danseur et les cheveux coupés ras de l'homme dont il avait vu la photo quelques jours auparavant.

L'homme qui avait assassiné Ian Rider. Yassen Gregorovitch.

Il portait une combinaison grise. Il souriait.

Pourquoi le projet Stormbreaker avait-il besoin d'un homme tel que lui?

Nadia Rami marcha jusqu'au bout de la jetée, et Yassen Gregorovitch descendit du sous-marin pour la rejoindre. Ils causèrent quelques minutes. Pendant ce temps, les gardes de Sayle Entreprises avaient formé une file qui s'étirait presque jusqu'à l'endroit où étaient garés les véhicules. Une grande boîte métallique apparut en haut du kiosque du sous-marin, tenue par des mains invisibles. Yassen la prit et la passa au premier des gardes, qui la passa au deuxième, et ainsi de suite. Une quarantaine de boîtes suivirent, l'une après l'autre. Il fallut près d'une heure pour décharger la cargaison. Les hommes maniaient les boîtes avec soin. Visiblement ils ne voulaient pas casser leur contenu.

Vers trois heures ils en avaient presque terminé. Les boîtes étaient maintenant empilées près du camion qu'Alex avait déserté. C'est alors que l'incident se produisit.

L'un des hommes postés sur la jetée lâcha une boîte. Il la rattrapa de justesse, mais elle heurta un rocher. Aussitôt tout le monde se figea. On aurait dit qu'on avait appuyé sur un bouton. La peur était perceptible.

Yassen fut le premier à réagir. Il fonça sur la jetée, avec la souplesse et le silence d'un chat, et prit la boîte.

Il la palpa pour vérifier le joint, puis hocha lentement la tête. Le métal n'était même pas éraflé.

Comme tout le monde restait muet et immobile, Alex put entendre l'échange des paroles qui suivit:

«Ça va, dit le garde. Je suis désolé. Elle n'est pas abîmée. Je ne le ferai plus.

— En effet», acquiesça Yassen.

Et il le tua à bout portant.

Il fallut vingt autres minutes pour charger le camion. Yassen monta avec Nadia Rami. Alex, lui, dut calculer son retour avec prudence. Quand le camion commença à prendre un peu de vitesse pour remonter vers la route, il sortit de sa cachette, courut derrière, et sauta à l'intérieur. Il tâta une des boîtes. La taille d'une caisse de vin, aucune inscription, froide au toucher.

Il regarda dehors. La plage et la jetée étaient déjà loin. Le sous-marin s'éloignait vers le large, et tout à coup, il disparut, comme un mauvais rêve.

Chapitre 15

Alex fut éveillé par des coups frappés à sa porte par Nadia Rami. Il n'avait pas entendu le réveil.

«C'est la dernière occasion pour toi de tester le Stormbreaker, lui rappela-t-elle.

- Je sais.

- Ensuite, cet après-midi nous commençons à expédier les ordinateurs dans les écoles ; tu pourras aller te promener à Port Tallon, si tu veux.

- Oui, pourquoi pas?

- Bon. Je te retrouve ici dans...dix minutes.»

Alex s'habilla. Couché à quatre heures, il manquait de sommeil. Il avait vu beaucoup de choses: le sous-marin, les boîtes en métal, la mort du garde... et pourtant, finalement, il n'avait rien appris.

Yassen Gregorovitch travaillait probablement pour Sayle. Et les boîtes, elles contenaient quoi?

Il ne restait qu'un jour avant la cérémonie officielle au musée de la Science, et Alex n'avait aucune information à transmettre. La seule indication qu'il avait envoyée, le dessin de Ian, n'avait donné aucun résultat: quand il était rentré, cette nuit, un message l'attendait sur la Game Boy:

IMPOSSIBLE D'EXPLIQUER GRAPHIQUE ET RÉFÉRENCE.
MERCİ DE TRANSMETTRE AUTRES OBSERVATIONS.

Il se préparait quelque chose, c'était évident. S'il ne découvrait pas ce que c'était, jamais il ne pourrait se le pardonner.

Nadia Rami revint le chercher et Alex passa trois heures à jouer avec le Stormbreaker. En fait il s'amusa moins ; et surtout un garde était posté dans le couloir. On ne prenait plus aucun risque avec lui.

À une heure, enfin, le garde le délivra et l'escorta jusqu'à la grille d'entrée du domaine. Il faisait un temps radieux.

Il vit M. Rictus qui venait de sortir d'un des bâtiments et tenait contre son oreille un téléphone portable. C'était surprenant: comment son correspondant comprenait-il un mot de ce qu'il disait?

Loin du site Alex parvint enfin à se détendre. Il avait l'impression de respirer de l'air frais pour la première fois depuis des jours. La campagne de Cornouailles était belle, avec ses collines verdoyantes semées de fleurs sauvages.

Alex trouva la pancarte indiquant le sentier et quitta la route. Port Tallon se situait à environ trois kilomètres, moins d'une heure de marche. Mais le chemin était difficile dès le début, et Alex arriva tout à coup au-dessus de la mer bleue et claire, sur un sentier qui zigzaguait dangereusement: un précipice d'une cinquantaine de mètres plongeait vers les rochers. Port Tallon, village pittoresque, se trouvait tout au bout des falaises.

Alex arriva à un embranchement. Un second chemin s'éloignait de la mer à travers les champs. Un panneau, qui lui sembla bizarre, indiquait de prendre par là. Il suivit la pancarte.

Après quatre cents mètres, le sentier plongeait dans un vallon. L'herbe y était presque aussi haute que lui. Au loin, un oiseau, boule de plumes brunes, fit une pirouette avant de prendre son envol. Quelque chose l'avait effarouché. C'est alors qu'Alex entendit le bruit. Un bruit de moteur qui s'approchait. Un tracteur? Non. Le son était trop aigu et il se déplaçait trop vite.

Alex sentit le danger à la manière des animaux.

Lorsque la masse sombre apparut, fonçant dans les hautes herbes, il se jeta de côté, en comprenant - trop tard - ce qui lui avait paru étrange dans le panneau: il était tout neuf. Le premier, sur la route, était vieux et battu par la pluie et le vent. Quelqu'un l'avait donc volontairement détourné du bon chemin pour l'attirer ici.

Dans le champ de la mort!

Il entra brutalement en contact avec le sol et roula dans un fossé. La roue avant de l'engin lui frôla la tête: une grosse masse noire et carrée avec quatre pneus larges. Le pilote était entièrement vêtu de cuir gris, avec casque et lunettes de motard. Il disparut dans l'herbe de l'autre côté du fossé.

Il se releva et commença à courir. Il y avait deux engins. Il savait maintenant ce que c'était.

Il en avait conduit un semblable dans la vallée de la Mort, lors des vacances avec Ian dans le Nevada. Une moto à quatre roues, un quad Kawasaki.

Les deux machines l'encerclaient comme des guêpes. Un bourdonnement, un cri, et le second quad bondit vers lui en vrombissant. Le vent et les vapeurs d'essence de l'engin lui fouettèrent le visage.

Il était au milieu d'un champ et il n'y avait aucune cachette, aucun abri... En désespoir de cause, il s'élança droit devant lui, espérant retrouver le chemin principal. Les herbes lui griffaient la peau, l'aveuglaient à moitié. En tombant, il s'était tordu le genou, il se remit à courir en boitillant.

C'est alors qu'une boule de feu explosa au-dessus de l'herbe, la réduisant en cendres. Alex sentit la chaleur dans ses épaules. Il poussa un cri et se jeta de côté. L'un des motards tenait un lance-flammes! Il l'avait visé, cherchant à le brûler vif, et avait bien failli réussir. Alex fut sauvé par le fossé étroit dans lequel il avait roulé. Il sentit une deuxième langue de feu au-dessus de lui. Il s'en était fallu d'un cheveu...

Tremblant, le visage plein de terre et de sueur, il sortit du fossé et courut aveuglément droit devant lui. Au bout de dix pas il s'aperçut qu'il avait atteint l'extrémité du champ.

Une clôture électrifiée s'étirait à perte de vue. Elle émettait un bourdonnement qui l'avait alerté...

Alex s'arrêta et se retourna. Le quad revenait à l'assaut. Cette fois, il attendit. Il regarda le motard en face, l'homme brandissait le lance-flammes.

Le quad franchit la dernière barrière de hautes herbes et bondit vers lui... Mais Alex n'était plus là. Il avait plongé à terre sur sa gauche.

Le motard aperçut trop tard la clôture électrifiée et fonça dessus. Le barbelé le saisit à la gorge. La moto fit un demi-tour en l'air et retomba à terre. L'homme s'effondra dans l'herbe, inerte.

Le choc avait soulevé la clôture. Alex courut vers l'homme et l'examina. Il ne l'avait jamais vu. Il était inconscient mais respirait encore. Soudain Alex entendit le moteur du second quad, encore loin, mais qui s'approchait.

Il courut au quad abandonné, couché sur le flanc. Il le redressa, l'enfourcha, et appuya sur le démarreur. Le moteur ronronna. Il n'y avait pas de vitesses à passer. Il tourna la poignée d'accélérateur et s'agrippa au guidon. Le quad bondit en avant.

Maintenant c'était lui qui traçait un sillon dans les hautes herbes en direction du chemin. Il ne voyait qu'un rideau de verdure.

Il fonça à travers un autre rideau vert, braqua brutalement le guidon pour tourner à angle droit, et s'arrêta. Il avait débouché sur le chemin... et le bord de la falaise. Trois mètres de plus, il aurait fait un bond dans le vide. Il resta là un moment, le moteur au ralenti. C'est alors que le second motard apparut. Quelque chose étincela dans une de ses mains. Un revolver.

Alex regarda derrière lui le sentier par lequel il était arrivé à pied. Pas question. C'était trop étroit.

Il se dirigea carrément vers son adversaire. L'autre accéléra et son engin bondit en avant. Ils fonçaient l'un vers l'autre sur le sentier étroit, au bord de la falaise: pas assez de place pour se croiser, ils se rapprochaient à toute vitesse. L'homme ne pouvait plus le viser avec son arme, il perdrait le contrôle de son véhicule. L'un d'eux devait s'arrêter. L'un d'eux devait s'écarter du chemin.

Trois, deux, un... Ce fut son adversaire qui céda. À moins de cinq mètres, l'homme tourna son guidon vers le talus et tira un coup de feu maladroit. Sa moto s'inclina sur deux roues. En tirant, il avait perdu le contrôle de sa machine. Il tenta de la redresser, mais elle heurta un gros caillou, fit une embardée poursuivit sa course par-dessus le bord de la falaise.

Alex entrevit une masse floue passer à côté de lui. En l'air, le motard avait réussi à se séparer de sa machine, elle sombra quelques secondes avant l'homme.

Qui les avait envoyés? C'était Nadia Rami qui lui avait suggéré cette promenade!

Il continua jusqu'au bout du chemin en quad. Puis il descendit à pied dans le village de pêcheurs. Il faisait beau, mais il ne profita ni du soleil ni du panorama.

Logiquement, à cette heure, il aurait dû être mort. Seules la chance et une petite clôture électrifiée lui avaient permis de rester en vie.

Chapitre 16

Alex traversa à pied Port Tallon, passa devant le pub "Aux Armes du pêcheur", et remonta la rue pavée en direction de la bibliothèque. C'était le milieu de l'après-midi mais le village semblait endormi. Les bateaux oscillaient doucement dans le port, les rues et les trottoirs étaient déserts. L'air sentait le sel et le poisson mort.

La bibliothèque était une maison en brique rouge, juchée au sommet d'une colline. Alex poussa la lourde porte battante. Le sol était dallé en noir et blanc comme un échiquier. Six ou sept personnes étaient assises à des tables et travaillaient. Alex s'approcha du guichet d'accueil. Derrière, une femme au visage rond et souriant. Elle l'accueillit:

«Je peux vous aider?»

Alex était venu à la bibliothèque en raison d'une remarque anodine de Herod Sayle à propos de Ian Rider: «Il passait la moitié de son temps au village. Dans le port, à la poste, à la bibliothèque.» Peut-être Ian y était-il venu chercher des renseignements.

«J'ai un ami qui a séjourné au village, dit-il. Je me demandais s'il était venu ici. Il s'appelle Ian Rider.

Elle pianota sur le clavier puis secoua la tête.

«Non, aucun Rider, avec un "i" ou avec un "y".

- Il logeait chez Sayle Entreprises. Quarante ans, mince, cheveux blonds. Il conduisait une BMW.

- Ah oui..., dit la bibliothécaire en souriant. Il est venu ici une ou deux fois. Un homme charmant. Très poli. Je savais qu'il n'était pas de la région. Il recherchait un livre...

- Vous vous rappelez lequel?

- Bien sûr, je me le rappelle. Votre ami s'intéressait aux virus.

- Les virus?

- Oui. C'est bien ce que j'ai dit. Il voulait de la documentation sur le sujet...»

Un virus informatique! Cela changeait tout! Un virus informatique était le sabotage idéal: invisible et instantané. Un simple petit bip infiltré dans le logiciel et tout ce que contenait le disque dur du Stormbreaker pouvait être détruit à tout instant. Mais... pourquoi Herod Sayle aurait-il saboté sa propre invention, ça n'avait aucun sens!

«Malheureusement je n'ai guère pu l'aider, poursuivit la bibliothécaire. Nous ne sommes qu'une petite bibliothèque et nos ressources modestes. Alors, votre ami a dit qu'il se ferait envoyer des livres de Londres. Il avait une boîte postale au village...»

Voilà qui tenait debout: Ian Rider ne se serait pas fait adresser des informations chez Sayle Entreprises.

«C'est la dernière fois que vous l'avez vu? demanda Alex.

- Non. Il est revenu environ une semaine plus tard. Il avait dû recevoir ce qu'il voulait. Cette fois, il s'intéressait aux questions régionales.

- Quel genre de questions régionales?

- L'histoire de la Cornouaille. Rayon CL, précisa-t-elle en pointant le doigt. Il a passé l'après-midi à consulter un des ouvrages puis il est parti. Il n'est pas revenu depuis.»

Histoire régionale? Alex ne voyait pas en quoi cela pouvait l'aider. Il remercia la bibliothécaire et se dirigea vers la porte. Sa main était presque sur la poignée quand un détail lui revint en mémoire.

CL 475/19.

Il fouilla dans sa poche et en sortit le morceau de papier qu'il avait trouvé au dessus du lit. Ça collait. CL. Les deux lettres n'indiquaient pas une référence sur une carte mais celle d'un livre!

Alex s'approcha du rayonnage désigné par la bibliothécaire.

CL 475/19.

Le numéro était inscrit sur le dos d'un ouvrage intitulé: Dozmary, la plus ancienne mine de Cornouailles.

La mine était restée la propriété de la famille Dozmary pendant onze générations. Au XIXe siècle, il existait quatre cents mines en Cornouailles. Marquées chacune d'une haute cheminée. À la veille du XXe siècle, il n'en restait plus que trois, dont celle de la famille Dozmary. En 1991, à la mort de Sir Rupert Dozmary, le dernier propriétaire, ses héritiers avaient fermé la mine et vendu le terrain à Sayle Entreprises. On avait bouché les galeries. Certaines étaient maintenant inondées.

Le livre contenait plusieurs photographies en noir et blanc: vieilles lanternes, groupes de mineurs... Alex arriva à un plan représentant les galeries à l'époque de la fermeture.

On voyait tout un labyrinthe de puits, de galeries et de rails qui couraient sur plusieurs kilomètres sous terre. Ian Rider s'était-il aventuré dans la mine Dozmary? Et, si oui, qu'y avait-il découvert?

Alex se souvint du couloir au bas de l'escalier métallique, dans le site Sayle et Cie. Les parois sombres taillées dans la roche et les ampoules électriques suspendues au bout de leur fil lui avaient rappelé quelque chose, et soudain il comprit quoi. Le couloir était une galerie de la vieille mine!

Ian Rider avait sans doute descendu l'escalier métallique et stoppé par la porte de fer verrouillée, il avait voulu découvrir ce qui se cachait derrière. C'est pourquoi il était retourné à la bibliothèque municipale pour trouver un AUTRE accès aux galeries. Et il avait pris des notes!

Alex sortit de sa poche le croquis de Ian Rider

Les lignes tracées par Ian sur le bout de papier correspondaient exactement aux puits et galeries de la mine visibles sur le livre, et désignaient un parcours. Il fallait trouver l'entrée de Dozmary.

Dix minutes plus tard, il quittait la bibliothèque avec une photocopie de la page du livre où figurait le plan. Puis il descendit au port et entra dans une de ces boutiques pour marins où l'on trouve tout et n'importe quoi. Il s'acheta une puissante lampe torche, un pull en laine épais, un rouleau de corde et une boîte de craies.

Chapitre 17

Alex récupéra le quad et fila à toute vitesse en haut des falaises. Déjà le soleil déclinait à l'ouest. Devant lui il apercevait l'unique cheminée et la tour à demi écroulée qui, selon le plan marquait l'entrée du puits.

Le temps pressait et Alex le savait. Les Stormbreakers avaient déjà dû commencer à quitter l'usine et, dans moins de vingt-quatre heures, le Premier Ministre donnerait le signal de mise en route. Que se passerait-il si le logiciel intégré était réellement infecté par un virus? Quel était le lien entre un virus informatique et ce qu'il avait vu la nuit dernière: la cargaison de boîtes argentées déchargée du sous-marin.

Alex gara le quad près de la tour. La bâtisse ressemblait davantage à une église en ruines qu'à l'entrée d'une mine.

Son pied rencontra un objet qui émit un son métallique, et il s'aperçut qu'il marchait sur une trappe en fer scellée dans le sol en ciment. Elle était verrouillée par un lourd cadenas de plusieurs centimètres d'épaisseur. Il s'agenouilla et secoua le cadenas. À sa grande surprise, celui-ci s'ouvrit entre ses doigts. Quelqu'un l'avait précédé. Ian Rider, probablement ; il avait réussi à forcer le cadenas

Alex saisit la poignée de la trappe. Celle-ci levée, une bouffée d'air froid lui fouetta le visage. Il se trouva devant un trou noir. Il l'éclaira de sa lampe torche, mais la lumière n'arrivait pas au fond.

Il jeta un caillou dedans. Dix secondes au moins s'écoulèrent avant qu'il ne heurte le fond. Une échelle rouillée descendait.

Alex alla d'abord cacher le quad. Revenant à l'échelle, il enroula la corde sur son épaule et descendit dans le trou noir, une obscurité si totale qu'il eut l'impression de ne même plus avoir d'yeux. Mais il ne pouvait pas descendre les échelons et tenir la torche.

Ses talons touchèrent enfin le sol. Levant la tête, il ne distinguait plus de l'entrée qu'un petit rond blanc, aussi lointain que la lune. Il sortit la torche et l'alluma. Il se trouvait au début d'un long tunnel dont les parois inégales et le plafond étaient soutenus par des poutres de bois. Le sol était humide et l'air sentait l'eau salée. Il faisait froid. Alex s'en était douté et il enfila tout de suite le pull qu'il avait acheté. Avec la craie, il traça un grand X sur la paroi. Quoiqu'il arrive, il voulait être sûr de retrouver la sortie.

Il fit deux pas en avant dans le tunnel. Aussitôt il eut l'impression que la roche pesait sur lui, qu'il était comme enterré vivant. Au bout d'une quinzaine de pas, il atteignit la deuxième galerie qui bifurquait sur la gauche. Il sortit de sa poche le plan photocopié. Selon le croquis de Ian, c'était cette galerie qu'il fallait suivre. Il braqua sa lampe et s'engagea donc dans cette voie. Elle l'entraînait de plus en plus profondément sous terre.

Aucun bruit dans la mine que celui de sa respiration, le crissement de ses pas et le battement rapide de son cœur. Il cria, juste pour entendre quelque chose.

La galerie était en mauvais état. Certaines poutres avaient craqué au moment où il passait et des graviers lui étaient tombés sur le cou et les épaules. C'était un lieu infernal, capable de s'effondrer à tout instant.

Alex sentait sa tension artérielle battre dans ses oreilles, l'obscurité devenait de plus en plus angoissante. Il arriva devant un amas de ferraille et de fils, et s'entailla un peu la jambe sur un morceau de fer déchiqueté. Il se força à ralentir. Il savait qu'il ne devait pas céder à la panique.

Bientôt il émergea dans une sorte de grande salle circulaire, constituée par l'arrivée de six galeries différentes qui formaient une sorte d'étoile. Il y avait là les restes d'une voie ferrée. Alex éclaira deux wagonnets de bois qui avaient dû servir à transporter du matériel ou de l'étain. Il traça deux autres croix à la craie sur la paroi: l'une pour la galerie qu'il avait quittée, l'autre pour celle dans laquelle il entrait, en suivant le plan de Ian.

Après quelques dizaines de mètres, Alex fut obligé de s'accroupir. Il pataugeait dans des flaques d'eau. Il se rappela que la mer était proche. À quelle heure était la marée haute? Et, l'eau montait-elle à l'intérieur de la mine?

Il s'obligea à penser à autre chose.

La galerie tournait, et arrivait à une deuxième voie ferrée. Alex pouvait à nouveau se tenir debout. Un peu plus loin, il tomba dans une petite galerie ronde qui s'enfonçait en pente raide. Mais, au bout de dix mètres, elle était totalement inondée par l'eau noire comme de l'encre, montée jusqu'au plafond du tunnel. Après tous ces efforts, tout ce temps passé sous terre, il ne pouvait plus avancer!

C'est alors que le faisceau de la torche révéla quelque chose en tas sur le sol. Il s'en approcha et se pencha. C'était une combinaison de plongée. Et toute neuve!

Il revint au bord de l'eau et l'examina à la lumière de sa lampe. Et il vit autre chose. Une corde avait été attachée à un rocher et s'enfonçait dans l'eau en diagonale. Alex en devina la raison.

Ian Rider avait nagé dans le tunnel immergé. Vêtu d'une combinaison, il avait plongé pour poursuivre l'exploration, mais attaché une corde pour se guider... et pouvoir revenir. Une fois de plus, son oncle mort lui venait en aide. La question était: Alex allait-il avoir le courage de continuer?

Il prit la combinaison. Elle était trop grande pour lui mais le protégerait du froid. Et il y avait surtout ceci: la galerie pouvait mesurer dix mètres, mais elle pouvait tout aussi bien en mesurer cent. Alex descendait dans la galerie immergée et se trouvait à court d'air à mi-chemin, il se noierait. Sous la roche dans les ténèbres, la pire façon de mourir. Ian avait-il utilisé des bouteilles de plongée?

Mais il était arrivé jusque-là et, si son oncle l'avait fait, il le pouvait aussi. Serrant les dents, il enfila la combinaison par dessus ses vêtements: cela lui tiendrait plus chaud, pensa-t-il.

Il s'approcha de l'eau, se pencha et saisit la corde d'une main, prit plusieurs inspirations. Puis il plongea.

Le froid était féroce. L'eau lui mordit le visage, ses doigts s'engourdirent instantanément. Mais la combinaison empêchait sa température de baisser. Agrippé à la corde, il se propulsa en avant. Cette fois, plus question de revenir en arrière.

Tirer sur la corde, fouetter l'eau de ses jambes. Tirer, fouetter. Alex était sous l'eau depuis moins d'une minute, déjà ses poumons souffraient. Tirer, fouetter. Depuis combien de temps était-il sous l'eau? Quatre-vingt-dix secondes? Cent? Un enfer glacial.

Il commençait à manquer d'air. La corde lui mettait les paumes à vif. Environ deux minutes, maintenant. Un cri muet s'étrangla dans sa gorge. Tirer, fouetter.

Tout à coup la corde remonta et Alex sentit la roche s'éloigner de ses épaules. Il était sorti! Il inspira l'air goulûment. Il avait réussi de justesse.

Mais à quoi?

Il ne distinguait rien, incapable même de voir où s'arrêtait l'eau. Il avait laissé la torche de l'autre côté et savait qu'il n'aurait pas la force de retourner la chercher.

Il flottait dans le noir absolu.

Chapitre 18

Alex nagea lentement, complètement aveugle. Il commençait à ressentir le froid. Sa main frôla quelque chose. Il s'y accrocha pour se tirer en avant et ... ses pieds touchèrent le fond. Alors seulement il remarqua un changement: il voyait! Un peu de lumière parvenait à s'infiltrer.

Lentement sa vision s'ajusta. Ce qu'il avait touché était une poutre de bois, un vieux support du plafond. Il discerna une intersection de galeries dans la roche, le croisement de trois tunnels. Seul le quatrième, le sien, était dans l'eau. La lumière, elle, lui redonna des forces. Toujours s'aidant de la poutre, il se hissa sur la roche.

En même temps il prit conscience de coups lointains, mais réguliers. Il ôta la combinaison étanche. Elle avait bien joué son rôle: son corps était sec. Mais l'eau glacée dégoulinait de ses cheveux le long de son cou ; et bien sûr ses chaussures et ses chaussettes étaient trempées. Il les essora avant de se remettre en route.

Alex arriva à une nouvelle intersection, puis tourna à droite, vers la lumière. Un courant d'air tiède parvenait jusqu'à lui. Il avançait prudemment. Soudain à la place du rocher, des briques neuves, avec des grilles métalliques de place en place, juste au-dessus du sol. L'ancienne mine avait été reconvertie. La lumière qui avait guidé Alex filtrait par ces grilles métalliques.

Il s'agenouilla à côté de l'une d'elles pour regarder au travers et découvrit une vaste salle carrelée de blanc: un laboratoire doté d'un équipement de verre et d'acier extrêmement complexe, disposé sur des plans de travail.

La salle était déserte. Alex essaya en vain de détacher une grille, une seconde. La troisième grille donnait sur une autre salle où étaient entreposées les boîtes argentées débarquées du sous-marin.

Il saisit la grille à deux mains et tira. Elle se détacha sans résistance. Alex, surpris, comprit pourquoi: Ian Rider était passé par là avant lui et avait découpé les attaches de fixation. Il la posa doucement sur le sol. Une tristesse soudaine l'envahit. Ian avait trouvé le chemin dans la mine, il avait dessiné le plan, nagé dans la galerie immergée et ouvert la grille. Il regrettait de n'avoir pas appris à mieux connaître son oncle et, peut-être, de ne pas l'avoir admiré davantage de son vivant.

Il entreprit de se faufiler dans le trou rectangulaire pour pénétrer dans la pièce. Puis, de l'intérieur, il remit la grille en place. Le martèlement venait de quelque part à l'extérieur, impossible de savoir ce que c'était. Il était assez fort pour couvrir tous les bruits qu'Alex pouvait faire. Il s'approcha d'une des caisses argentées ; elle s'ouvrit du premier coup... mais elle était vide. Son mystérieux contenu avait déjà été utilisé.

Alex vérifia qu'il n'y avait pas de caméras de surveillance, puis marcha vers la porte.

Elle n'était pas fermée à clé. Il l'ouvrit, centimètre par centimètre, et jeta un coup d'œil. Il vit un large couloir, une rampe métallique, et à l'autre extrémité, une porte coulissante.

«Dix-neuf heures. Équipe rouge sur la chaîne de montage. Équipe bleue à la décontamination.»

La voix tonna dans les haut-parleurs, une voix ni féminine ni masculine, insensible, inhumaine.

Alex regarda sa montre. Déjà sept heures du soir. Il avança. Depuis le couloir, on pouvait observer une gigantesque salle en contrebas.

Devant des murs en acier ou à même la roche s'alignaient du matériel informatique, des compteurs électroniques, des machines qui clignotaient, scintillaient. Quarante ou cinquante personnes s'agitaient là, toutes vêtues d'une combinaison et portant des brassards de couleurs différentes: rouge, jaune, bleu et vert. Des lampes vives étaient suspendues au plafond. Des sentinelles armées montaient la garde à chaque porte.

C'était là que l'on assemblait les Stormbreakers. Les ordinateurs défilaient sur un long tapis roulant, devant des ingénieurs et des techniciens.

Mais le plus étrange était qu'ils paraissaient terminés... ce qui était logique, puisqu'ils devaient être livrés dans l'après-midi et la nuit.

Mais, dans ce cas, quelle révision de dernière minute pouvait-on bien apporter dans cette usine secrète? Et pourquoi cette partie de la chaîne de production était-elle ainsi cachée?

Il examina de plus près le déroulement des opérations. Il connaissait bien le Stormbreaker, après quelques heures de manipulation. Mais il remarqua sur ceux-là un détail nouveau: au-dessus de chaque écran, un petit compartiment cylindrique d'environ cinq centimètres de profondeur, ouvert. Les ordinateurs passaient sous une machine bizarre, avec bras hydrauliques et fils électriques.

Des éprouvettes opaques et argentées arrivaient par une cage étroite et allaient à la rencontre de l'ordinateur: une éprouvette pour chaque machine.

Avec d'infinies précautions, elles étaient soulevées, retournées, et déposées dans le petit compartiment ouvert. Puis les Stormbreakers poursuivaient leur chemin. Une deuxième machine fermait et scellait les compartiments, qui devenaient alors totalement invisibles. Arrivés au bout de la chaîne, les ordinateurs étaient emballés dans des caisses rouge et blanc marquées du sigle de Sayle Entreprises.

Un mouvement attira l'attention d'Alex. Derrière la chaîne de montage, on pouvait voir dans une autre salle deux hommes vêtus de combinaisons de cosmonautes.

Ils marchaient d'un pas maladroit, comme au ralenti. Ils s'arrêtèrent. Une alarme retentit et tout à coup les deux silhouettes disparurent dans un nuage de vapeur blanche.

Puis ils réapparurent. Une décontamination, le haut-parleur l'avait dit! Mais décontaminer... de quoi?

Il n'avait jamais entendu parler d'un procédé semblable dans la fabrication des ordinateurs.

«Agent Gregorovitch au rapport dans la zone de bio-endiguement.»

Yassen! C'était lui! Mince et blond, vêtu de noir. Alex le vit se diriger vers une porte qui s'ouvrit en coulissant. Mais oui, bien sûr, il avait apporté les éprouvettes qui étaient maintenant insérées dans les ordinateurs. Ces éprouvettes devaient être une sorte d'arme pour les saboter! À Port Tallon, la bibliothécaire lui avait dit que Ian cherchait de la documentation sur les virus informatiques...

Virus. Décontamination. Mais pourquoi diable saboter des machines, des machines parfaites, qu'on va livrer?

Chapitre 19

À cet instant Alex sentit un objet dur et froid contre sa nuque. Il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir derrière lui.

«Lève-toi. Mets tes bras le long du corps. Si tu fais le moindre geste brusque, je te colle une balle dans la tête.»

Il se retourna lentement. Un garde se dressait derrière lui, arme au poing.

Il se redressa. Le garde avait dans les vingt-cinq ans, un visage pâle et intrigué. Alex ne l'avait jamais vu mais... le garde n'avait jamais vu Alex non plus. Il ne s'attendait pas à tomber sur un adolescent. C'était peut-être une chance.

«Qui es-tu? questionna-t-il. Qu'est-ce que tu fais ici?

- J'habite chez M. Sayle, répondit Alex en regardant fixement le pistolet.»

Il avait pris un air pathétique de petit garçon égaré. L'homme hésita, abaissa légèrement son arme. Alors Alex frappa. Un coup de karaté classique: il fit pivoter son corps et assena un coup de coude juste sous l'oreille du garde. Cela devait suffire à l'assommer, mais il doubla d'un coup dans l'aine. Alex traîna l'homme inconscient rapidement à l'écart.

Alex devait filer au plus vite, non seulement loin du souterrain mais de Sayle Entreprises. Il devait contacter Mme Jones, du MI 6. Il avait compris: les Stormbreakers avaient été transformés en machines à tuer.

Il courut vers la porte à l'extrémité du passage, qui s'ouvrit automatiquement. Il déboucha dans un couloir incurvé, blanc, avec des bureaux sans fenêtre. Il savait qu'il ne pouvait pas repartir par où il était arrivé: jamais il ne pourrait nager sous l'eau une seconde fois. Sa seule chance était la porte de fer qui menait au bâtiment D par l'escalier métallique, puis à sa chambre. Il avait là la Game Boy pour transmettre un message.

Atteignant l'extrémité du couloir, il recula vivement dans une encoignure en apercevant trois gardes qui heureusement, ne le virent pas. Tout se passerait bien.

Mais alors l'alarme se déclencha. Une sirène électronique retentit dans les couloirs, jaillit de tous les coins et se répercuta partout. Au plafond, une lumière rouge se mit à clignoter. Les gardes se retournèrent et l'aperçurent. Ils n'hésitèrent pas une seconde: ils avaient déjà sorti leur arme et faisaient feu. Il atterrit à plat ventre et, d'un coup de pied, referma la porte derrière lui, au verrou. En acier, elle résistait aux balles.

Alex se trouvait dans une sorte de tour qui conduisait, en bas, à un enchevêtrement de tuyaux et de cylindres. Il dévala l'escalier quatre à quatre. En bas il courut dans ce labyrinthe, essayant chaque porte qu'il rencontrait. Une pièce contenait des combinaisons de cosmonaute, une salle de douche. Une autre avec des tables de laboratoire, et au milieu, un réservoir de verre en forme de tonneau rempli de liquide vert.

Et puis enfin la porte de fer, la sortie. Elle était verrouillée de l'intérieur, électroniquement!

Des pas s'approchèrent. Alex plongea sous une table. Deux gardes. Ils entrèrent dans le laboratoire et y jetèrent un rapide regard circulaire, sans l'apercevoir.

«Il n'est pas là! dit le premier.

- Tu ferais mieux de monter», dit le second.

L'un des gardes s'approcha de la deuxième porte. Il plaça sa paume de main sur un panneau de verre, une lumière clignota, la porte s'ouvrit. L'autre avait disparu. Alex roula sur le sol au moment où la porte se refermait et parvint à glisser son pied dans l'entrebâillement. Il attendit un instant, puis se leva et la rouvrit. Comme il l'avait espéré, il se trouvait dans le corridor où Nadia Rami l'avait surpris.

Le garde s'était déjà éloigné. Alex referma la porte derrière lui, gravit l'escalier métallique et franchit une porte battante. L'air frais lui fit du bien. Le soleil s'était déjà couché. De l'autre côté de la pelouse, le terrain d'aviation était illuminé par des rampes de projecteurs. Une douzaine de camions étaient garés l'un à côté de l'autre. Des hommes y chargeaient de grosses et lourdes caisses carrées, rouges et blanches. L'avion cargo qu'Alex avait aperçu à son arrivée roula sur la piste et décolla.

Les Stormbreakers, équipés de leur secret mortel, allaient être transportés et livrés. Demain ils seraient dans tout le pays.

Courbé en deux, Alex courut devant la fontaine et traversa la pelouse.

Pour passer inaperçu, il entra dans la maison par la cuisine, comme il en était sorti la nuit précédente. Tout semblait désert. Il gravit l'escalier en courant et se précipita vers sa chambre, ouvrit la porte lentement. Apparemment la chance était avec lui. Personne.

Sans allumer la lumière, il fourra dans ses poches: la Game-Boy et ses quatre cartouches, le Yo-Yo truqué et une crème spéciale, soi-disant pour la peau. Il avait décidé de ne pas rester là. C'était trop dangereux. Il trouverait une cachette quelque part. Ensuite il utiliserait la Game boy pour contacter le MI 6.

Alex revint vers la porte et l'ouvrit.

Il sursauta en découvrant M. Rictus debout dans le couloir, toujours aussi laid avec son visage blême, sa tignasse rousse et son sourire tordu. Il réagit instantanément. Il lança en avant le tranchant de sa main droite. Mais M. Rictus fut plus rapide: sa main jaillit et le frappa à la gorge. Alex ouvrit la bouche pour respirer. Le majordome frappa une seconde fois. Il tenta d'éviter le coup mais le poing du majordome, l'atteignit en pleine mâchoire, et il fut projeté en arrière dans sa chambre

Chapitre 20

On vint chercher Alex le lendemain matin.

Il avait passé la nuit menotté à un radiateur, dans une petite pièce obscure, peut-être une ancienne cave à charbon. Il avait des élancements dans la tête et la mâchoire gonflée. Ses bras étaient tordus derrière son dos. Mais le pire de tout était son sentiment d'échec.

Juste avant neuf heures, la porte s'ouvrit. Deux gardes entrèrent avec M. Rictus. On lui fit monter un étage jusque dans la salle de l'aquarium, toujours menotté. Herod Sayle apparut.

«Trois questions, aboya-t-il d'une voix glaciale. Qui es-tu? Qui t'a envoyé ici? Que sais-tu?

- J'ignore de quoi vous parlez.

- Nous avons peu de temps, reprit-il. Monsieur Rictus...?»

Le majordome s'approcha d'une des vitrines et en sortit un poignard aiguisé comme un rasoir.

«M. Rictus était un expert en poignards autrefois, poursuivit Sayle. Il l'est toujours. Dis-moi ce que je veux savoir et n'essaie pas de me mentir. Souviens-toi de ce qui arrive aux menteurs ; spécialement ... à leur langue.»

M. Rictus fit un pas en avant. La lame étincela.

«Je m'appelle Alex Rider.

- Le fils de Ian Rider?

- Son neveu.

- Qui t'a envoyé ici?

- Les mêmes personnes qui l'avaient envoyé, lui.»

Il ne servait à rien de mentir. Cela n'avait plus d'importance.

«Le MI 6? s'esclaffa Herod Sayle sans gaieté. Ils emploient un garçon de quatorze ans pour faire leur sale besogne? Qu'as-tu découvert?

- Suffisamment de choses.

- Je t'écoute.»

Alex prit sa respiration. Derrière lui, la méduse se mouvait comme un nuage toxique. Un éclair étincela et le poignard que tenait M. Rictus se planta en vibrant dans le dossier, à un cheveu de sa tête.

«Tu nous fais attendre, reprit M. Sayle.

- Très bien. Lorsque mon oncle était ici, il s'est intéressé aux virus. J'ai pensé qu'il s'agissait de virus informatiques. Mais j'avais tort: c'étaient des virus... biologiques, vous en avez bourré les ordinateurs. Demain, quand les gens les allumeront, ils mourront et tous les enfants autour.

Vous êtes un assassin.»

Herod Sayle applaudit doucement.

«Beau travail, Alex. Je te félicite. Et je crois que tu mérites une récompense. Alors je vais t'expliquer quelque chose. Le MI 6 m'a envoyé un vrai collégien anglais, il a eu raison! Car, vois-tu, il n'y a rien au monde que je déteste davantage. Rien...»

Son visage se tordit de haine et, un instant, Alex vit la folie étinceler dans ses yeux.

«Vous autres, sales petits snobs, avec vos écoles prétentieuses et votre supériorité dégoûtante! Je vais vous montrer qui je suis. Vous allez voir, tous!»

Sayle se leva et s'approcha d'Alex avant de poursuivre:

«Dès le jour où je suis arrivé à l'école, on s'est moqué de moi et on m'a rudoyé. À cause de ma taille. De la couleur de ma peau. De mon mauvais accent.

Il y avait beaucoup de petites brutes dans cette école de quartier, reprit-il. Mais l'un était pire que les autres. C'était un petit avorton et un lèche-bottes. Dès que les professeurs tournaient le dos, il montait les autres contre moi. “Allons embêter le gardien de chèvres. Mettons-lui la tête dans la cuvette des toilettes.” Sais-tu ce qu'est devenu ce garçon?

- Vous allez me le dire.

- Oui: ce garçon est devenu notre Premier ministre!

Toute ma vie, on m'a traité ainsi. Malgré mes succès, malgré l'argent que je gagnais, je suis toujours le gardien de chèvres, le vagabond libanais. Aujourd'hui, mon heure est venue.

Les Stormbreakers sont armés et fin prêts. Tu avais raison, Alex. Chaque ordinateur contient un virus, une forme de variole, mon petit poisson d'avril à moi. Aujourd'hui, tous les écoliers seront rassemblés autour de leurs jolis ordinateurs tout neufs.

Et, à midi, mon vieil ami le Premier ministre pressera un bouton. Il croira activer les ordinateurs ; mais, à minuit, ce soir, il n'y aura plus d'écoliers en Grande-Bretagne!

- Vous êtes fou! s'exclama Alex. À minuit, vous serez en prison.

- Je ne crois pas, Alex. Lorsque tout le monde aura compris ce qui se passe, je serai loin.»

M. Rictus avança d'un pas et fit sauter le poignard dans sa main de façon à avoir la lame à plat dans la paume.

«J'aurais aimé te regarder mourir, Alex, reprit-il. Malheureusement, j'ai un rendez-vous urgent à Londres.»

Herod Sayle gagna la porte. Il s'arrêta sur le seuil et se retourna.

«Adieu, Alex. Ce n'était pas un plaisir de faire ta connaissance. Et souviens-toi, tu seras le premier à mourir...»

La porte se ferma. Attaché à la chaise, Alex resta seul en compagnie de la méduse qui flottait silencieusement derrière lui.

Chapitre 21

Alex renonça à tenter de se libérer. Il avait les poignets meurtris et tailladés par les menottes. Au bout de trente minutes, comme M. Rictus ne revenait pas, il essaya vainement d'atteindre dans sa poche la "crème pour la peau". Il savait que le produit rongerait le métal en quelques secondes. Il avait beau allonger les doigts au maximum, il lui manquait quelques centimètres. C'était à devenir dingue.

Le ronronnement de l'hélicoptère lui apprit que Herod Sayle avait décollé pour Londres... Cet homme était complètement fou: il prévoyait un massacre massif de milliers d'écoliers. Alex se força à chasser cette image de son esprit. C'était vraiment trop horrible.

La porte s'ouvrit. Alex s'attendait à voir M. Rictus, mais ce fut Nadia Rami qui entra précipitamment et referma la porte derrière elle.

«Alex!

- Que me voulez-vous?» demanda-t-il en se contractant quand il la vit se pencher vers lui.

Il y eut un déclic et, à son grand étonnement, ses mains furent libérées. Elle avait ouvert ses menottes! Il se leva, perplexe et indécis.

«Écoute-moi, Alex, dit Nadia Rami, en parlant d'une voix basse et pressée. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Je suis ici pour t'aider. Je travaillais avec ton oncle. Toi et moi sommes dans le même camp.

- Personne ne m'a prévenu...
- Mieux valait que tu ne le saches pas.
- Mais...»

Il était déboussolé.

«Vous saviez ce que Sayle mijotait...

- Je ne pouvais rien faire. Pas encore. Nous n'avons pas le temps de discuter. Tu veux arrêter Sayle, n'est-ce pas?

- Il me faut un téléphone.

- Tous ceux de la maison sont codés. Mais j'ai mon portable dans mon bureau.

- Alors allons-y.»

Alex était encore méfiant. Si Nadia Rami en connaissait autant, pourquoi n'avait-elle pas essayé de stopper Sayle plus tôt? Il la suivit jusqu'à un palier où se dressait une statue de quelque déesse grecque. Nadia Rami s'arrêta un instant, la main posée sur le bras de la statue.

«Je me sens un peu étourdie. Continue. C'est la première porte à gauche.»

Il passa devant elle. Du coin de l'œil, il la vit appuyer sur le bras de la statue. Le bras bougea. Un levier. Quand il comprit le piège, il était trop tard. Le sol disparut sous ses pieds, il tomba sur le dos et glissa dans une sorte de tunnel tirebouchonné. Il entendit le rire triomphant de Nadia Rami, puis il disparut, en se demandant ce qui l'attendait au bout.

Cinq secondes plus tard, le tunnel en plastique l'éjectait. Après un court vol plané, il plongea dans un bain d'eau, aveuglé et suffoqué.

Remontant à la surface, il comprit avec épouvante où il était: dans l'aquarium de la méduse géante de Herod Sayle.

L'énorme créature se tenait dans le coin éloigné de l'aquarium, ses tentacules effrayants se tordaient dans l'eau. Alex se força à rester immobile. La méduse n'avait pas d'yeux. Elle ne savait pas qu'il était là. Mais elle finirait par le découvrir.

L'aquarium mesurait au moins dix mètres de profondeur et vingt ou trente mètres de longueur. Les parois vitrées s'élevaient bien au-dessus du niveau de l'eau, il n'y avait aucun moyen d'en sortir. En regardant sous l'eau Alex se rendit compte qu'il regardait dans la pièce qu'il venait de quitter. Il distinguait à peine deux personnes, mais les reconnut: Fräulein Rami et M. Rictus. Nadia Rami avait dans la main ce qui ressemblait à un téléphone mobile.

«J'espère que tu peux m'entendre, Alex.»

La voix à l'accent allemand jaillit d'un haut-parleur, quelque part au-dessus de sa tête.

«Tu peux barboter dans l'eau une heure, peut-être deux. Quel est le record, monsieur Rictus?

- Hhank horr err iii!

- Cinq heures et demie, en effet. Mais tu vas vite te fatiguer, Alex. Tu vas goûter au baiser mortel de la méduse. Tu n'imagines sans doute même pas la douleur. Au MI 6 ils ne te reverront plus jamais.»

Un déclic, et la voix cessa. Mais Nadia Rami était encore là: elle voulait le regarder mourir.

Chapitre 22

Alex leva les yeux. Derrière lui il entendit un bruit, suivi d'un doux ronronnement: la méduse bougeait! Dessous, les tentacules dansaient lentement.

Alex battit désespérément l'eau de ses jambes pour s'éloigner de l'animal. Un tentacule s'allongea et lui saisit un pied. Sans ses tennis, il aurait été piqué.

Il se réfugia dans un angle de l'aquarium et reprit son souffle, une main contre la vitre.

La vitre. Était-il possible de la casser? Peut-être y avait-il là un moyen... Il plongea jusqu'au fond de l'aquarium, nagea vers les rochers du fond en cherchant un petit. Il en trouva un de la taille de sa tête, mais il refusa de bouger: ils étaient scellés dans du ciment.

Alex n'avait plus d'air dans les poumons. Il pivota pour se propulser vers la surface, et s'aperçut à la dernière seconde que la méduse s'était déplacée au-dessus de lui. Il se contorsionna et parvint à stopper sa montée et à s'esquiver sur le côté et remonta à la surface en suffoquant.

Impossible de casser la vitre. Impossible de se hisser jusqu'au rebord. Impossible d'éviter éternellement le contact avec la méduse.

À moins que... le tube de crème, peut-être? Il étendit un bras et tâta du doigt le côté de l'aquarium. L'ensemble était maintenu par une structure en acier, les éléments étaient fixés par des rivets.

Alex sortit le tube de sa poche: «Crème anti-acné, pour une peau saine». La méduse se déplaça vers le fond de l'aquarium. Il attendit un moment, puis nagea vers l'avant et plongea pour la seconde fois.

La quantité de crème contenue dans le tube était minime, mais Alex se rappelait une démonstration spectaculaire au MI 6. Il étala un filament de crème sur toute la longueur, et en recouvrit les rivets. Puis il se propulsa de l'autre côté. Combien de temps la crème mettrait-elle pour agir? Vite Alex utilisa l'autre moitié sur un autre montant. Les tentacules de la méduse s'étiraient comme pour l'enlacer. À bout de souffle, il sentait son cœur lui marteler la poitrine. Il eut juste le temps de remonter pour respirer. Et il vit! Même sous l'eau, la crème avait rongé les rivets.

La vitre s'était détachée des cornières et, comme plus rien ne la retenait, la formidable pression de l'eau l'ouvrit comme une porte poussée par une violente bourrasque de vent. Cette fois Alex ne vit plus rien. Il n'eut même pas le temps de réfléchir. Il se sentit emporté comme un bouchon de liège dans une cascade. Pendant quelques secondes ce ne fut plus qu'un tourbillon cauchemardesque d'eau déchaînée et de verre fracassé. Lui-même avait la sensation d'être en mille morceaux. Il se débattit pour chercher de l'air, et soudain sa tête émergea brutalement hors de l'eau.

L'avant de l'aquarium avait explosé et des milliers de litres d'eau s'étaient déversés dans le bureau de Herod Sayle. Le mobilier et les fenêtres avaient volé en éclats. Alex se releva.

Il avait de l'eau jusqu'aux chevilles.

Où était la méduse?

Par chance il n'avait pas été projeté contre elle pendant le brutal jaillissement de l'eau, mais elle pouvait encore être dans les parages. Puis il la vit.

Nadia Rami avait eu moins de chance que lui. Comme elle se trouvait devant l'aquarium quand les cornières avaient cédé, elle n'avait pas eu le temps de s'éloigner.

Elle gisait sur le dos, les jambes inertes, brisées. Le monstre la recouvrait. Elle semblait fixer Alex à travers la gélatine de la méduse. Ses lèvres jaunes étaient étirées sur un hurlement sans fin.

Le signal d'alarme s'était déclenché. Il ne l'entendit qu'à ce moment-là, Quelle heure était-il? Bientôt onze heures.

Il était en Cornouailles, à cinq heures de route de Londres, et avec l'alarme qui hurlait, les gardes armés et la clôture de barbelés, il n'avait aucune chance de fuir. Chercher un téléphone? Inutile. Comment pouvait-il contacter Alan Blunt ou Mme Jones à cette heure? Ils devaient déjà se trouver au musée. Il ne restait plus qu'une heure avant "l'inauguration" dans les écoles.

Dehors, couvrant le vacarme de la sirène, le garçon perçut un autre bruit. Il s'approcha de la fenêtre la plus proche. Un avion cargo s'appêtait à décoller. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il rafla au passage un harpon qui traînait là on ne sait pourquoi. Faute d'autre chose, ça pouvait servir.

Et il se mit à courir.

Chapitre 23

Alex se rua hors de la maison et s'arrêta pour évaluer la situation. L'alarme hurlait, des gardes accouraient vers lui, deux voitures fonçaient sur la route en direction de la maison.

Malheureusement il arrivait trop tard. L'hélicoptère était déjà parti, mais l'avion cargo était encore sur la piste. Si Alex voulait rejoindre le musée de la Science dans l'heure, c'était sa seule chance. Alex regarda autour de lui et aperçut une Jeep militaire pas trop loin, gardée par un homme, une cigarette à la main. Il cherchait à comprendre la raison de cette alarme mais il regardait dans la mauvaise direction. Excellent.

Alex s'élança en courant sur les graviers. L'homme leva les yeux juste au moment où il approchait, et voulut sortir le revolver qu'il portait à la ceinture. Il n'en eut pas le temps. Alex lui assena un coup du manche du harpon sous le menton. Le garde lâcha son arme. Le garçon s'en empara et sauta dans la Jeep. La clé était sur le contact. Il la tourna et le moteur démarra aussitôt. Mais les autres véhicules se rapprochaient, sans doute les autres gardes l'avaient-ils vu assommer leur collègue. L'avion se dirigeait vers son point de départ.

Il ne prit pas le temps de réfléchir. Il sut ce qu'il avait à faire comme s'il s'y était entraîné une dizaine de fois.

Il sortit de sa poche le faux Yo-Yo et le fixa sur une boucle métallique de sa ceinture. Puis l'autre extrémité du fil de nylon autour de la flèche du harpon. Et le revolver dérobé au garde dans la poche arrière de son pantalon de treillis. Il était prêt.

Il desserra le frein à main de la Jeep, et démarra en trombe dans l'herbe en direction de la piste. Au même instant éclata une fusillade. Il se coucha sur le volant et braqua à droite. Une volée de balles perfora le pare-brise et la portière.

L'avion avait commencé à rouler sur la piste. D'abord lentement, puis plus vite. Alex lui donna la chasse, la Jeep roulait à cent à l'heure. Il vit la roue avant de l'avion se détacher de la piste.

Alex lâcha son volant, saisit le harpon, et tira. La flèche fila dans les airs. Le Yo-Yo déroula trente mètres de fil nylon ultra résistant. La tête de la flèche s'enfonça dans le ventre de l'avion et Alex fut arraché de la Jeep, avec l'impression d'être presque coupé en deux. En quelques secondes il se retrouva à quarante ou cinquante mètres au-dessus de la piste, suspendu sous l'avion. Sa Jeep se mit à faire de folles embardées, suivies d'une explosion.

Alex était suspendu sous l'avion par un simple fil de nylon et tournoyait sur lui-même. Le vent lui fouettait le visage et l'assourdissait. Il avait du mal à respirer.

Enfin il parvint à saisir le boîtier du Yo-Yo et trouva le bouton qu'il cherchait. Un simple petit bouton, et le puissant moteur commença à tourner et à rembobiner le fil de nylon. Très lentement, centimètre par centimètre, Alex fut hissé vers l'avion.

Il avait visé avec soin. Il y avait une porte à l'arrière du cargo, et quand il arrêta le mécanisme d'enroulement du Yo-Yo, il se trouvait assez près pour atteindre la poignée de la porte. Évidemment il ignorait qui pilotait l'avion et quelle était sa destination. Le pilote ne pouvait pas savoir qu'il avait un passager clandestin.

L'ouverture de la porte fut plus difficile que prévu. Chaque fois qu'Alex allait saisir la poignée, le vent l'en écartait. Deux fois ses doigts l'effleurèrent, et deux fois il fut rejeté avant de pouvoir la tourner. La troisième fois, il parvint à l'empoigner, et il lui fallut toutes ses forces pour l'abaisser.

Enfin la porte s'ouvrit et il put se hisser dans la soute. Il jeta un dernier coup d'œil en bas. La piste était déjà à trois cents mètres. Alex détacha le Yo-Yo de sa ceinture. Puis il sortit le revolver de sa poche. L'avion était vide à l'exception de deux balluchons qu'il reconnut vaguement. Un seul homme pilotait l'appareil. Un des cadrans de contrôle avait dû lui signaler l'ouverture de la porte arrière car il tourna brusquement la tête. Alex se trouva nez à nez avec M. Rictus.

«Wouarrgh!» fit le majordome.

Alex leva son revolver. Il ne se sentait pas le courage de s'en servir, mais il ne voulait pas que M. Rictus s'en doute.

«Très bien, monsieur Rictus, cria-t-il pour se faire entendre malgré le vrombissement des réacteurs et le hurlement du vent. Je veux que vous posiez cet avion à Londres. Ça ne nous prendra pas plus de trois quarts d'heure. Et si vous me jouez un tour, je vous abats. Vous comprenez?»

M. Rictus garda le silence.

Alex tira une balle, qui s'écrasa dans le sol, juste à côté du majordome. Celui-ci regarda fixement le garçon et hocha la tête.

Il tira sur le manche. L'avion changea de direction.

Chapitre 24

Londres apparut. Le soleil de midi faisait jaillir la ville sous leurs yeux: tours et immeubles, rangées interminables de magasins et de maisons, rues, voies ferrées, ponts, tout cela traversé par cette sorte de ruban argenté: la Tamise.

Alex avait eu cinquante minutes pour réfléchir à ce qu'il devait faire. Il avait d'abord eu l'intention d'utiliser la radio de bord pour appeler la police ou une autorité qui accepterait de l'écouter. Mais la présence de M. Rictus aux commandes l'avait fait changer d'avis. Il se souvenait de la rapidité de réaction du majordome et il préférait ne pas s'en approcher. Même en face d'un revolver, l'ancien lanceur de couteaux pouvait se révéler dangereux.

Alex avait aussi envisagé de le forcer à se poser sur le grand aéroport d'Heathrow. Mais le temps d'y arriver, d'atterrir et d'arrêter l'avion, il aurait été trop tard.

En allant s'asseoir dans la soute, Alex avait vu les deux balluchons posés sur le sol et il avait pris sa décision.

«Harrgh!» dit M. Rictus.

Il tourna la tête et le garçon vit pour la dernière fois le rictus hideux de l'individu.

«Merci pour la balade!» cria-t-il.

Et il sauta dans le vide par la porte ouverte à l'arrière de l'avion.

Les balluchons étaient des parachutes. Alex les avait vérifiés et s'en était saigné un sur le dos quand ils survolaient la banlieue de la capitale. Il se félicitait d'avoir passé une journée d'entraînement de saut avec ceux du MI 6. De toute façon, pas d'autre solution pour arriver en temps utile. Et il avait choisi son moment: celui où l'avion s'approchait du quartier des Musées, bien visible depuis le ciel.

En l'air, il trouva la poignée et la tira de toutes ses forces. Le parachute s'ouvrit comme une fleur au-dessus de sa tête et Alex ressentit une secousse brutale. Il n'y avait plus que lui, le ciel et Londres au-dessous de lui, qui paraissait irréelle. Il ressentit presque du plaisir.

Il regarda sa montre. Les Musées étaient maintenant bien visibles. Midi moins trois minutes. Il était encore à mille pieds d'altitude.

Dans le hall du musée de la Science, Herod Sayle achevait son discours. Le hall avait été transformé pour l'événement.

Le décor était un curieux mélange d'ancien et de moderne, avec ses colonnades de pierre et son sol d'acier.

Une estrade avait été dressée au centre pour Sayle, le Premier ministre et le ministre de l'Éducation nationale. Devant s'alignaient deux rangées de chaises, les invités. Alan Blunt était au premier rang, impassible, Mme Jones, vêtue de noir à côté de lui, le revers de sa veste orné d'une grosse broche. Des caméras de télévision, filmaient Herod Sayle en gros plan.

Son discours était retransmis en direct dans toutes les écoles du pays et serait aussi diffusé au journal télévisé du soir.

«... C'est le Premier ministre, et le Premier ministre seul, qui est responsable de ce qui va se passer, disait Sayle. Et j'espère que, ce soir, il se souviendra du temps où nous allions ensemble à l'école et de ce qu'il faisait à cette époque.»

Le Premier ministre prit place à son tour devant le micro.

«Je suis ravi que M. Sayle garde de si bons souvenirs du temps où nous allions à l'école ensemble, et je suis heureux que lui et moi, ensemble, aujourd'hui, puissions offrir ce merveilleux outil à nos établissements scolaires.»

Herod Sayle désigna une table posée sur le côté de l'estrade. Là trônait un ordinateur Stormbreaker et, à côté du clavier, une souris.

«Voici la commande centrale, dit-il. Un clic de la souris, et tous les ordinateurs seront connectés.

- Très bien», dit le Premier ministre avec un sourire.

Il tendit l'index. Quelque part à l'extérieur du musée, une cloche commença à sonner les douze coups de midi.

Chapitre 25

Alex entendit la cloche alors qu'il était à trois cents pieds de hauteur, et que le toit du musée se précipitait à sa rencontre.

Il repéra le musée d'Histoire naturelle, puis celui de la Science où avait lieu la séance: un bâtiment rectangulaire avec un toit gris et plat qui s'élevait sur l'avenue.

Il tira sur les sangles pour se diriger. Une partie du toit se composait d'une série d'arches, semblables à celles que l'on peut voir dans une gare de chemin de fer, et une autre partie complètement plate.

Il entama les derniers deux cents derniers pieds de la descente et entendit la cloche sonner midi. Alors il réalisa: il descendait trop vite!

Il percuta le toit à pieds joints. Le toit céda et il passa à travers. Son parachute s'accrocha à une poutrelle et il s'immobilisa brutalement, suspendu dans le vide au-dessus de l'assemblée.

Tout autour de lui, sur les galeries, trois cents personnes debout s'étaient figées et levaient les yeux, bouche bée. D'autres personnes, assises, avaient été blessées par les éclats de verre. Au centre, sur une estrade, le Stormbreaker et de chaque côté, le Premier ministre, debout, la bouche ouverte d'ahurissement, et le sinistre Herod Sayle.

Alex se balançait dans le vide au bout de son parachute. Les derniers débris de verre dégringolaient et se désintégraient sur le sol, alors ce ne furent que cris et tumulte dans la vaste salle.

Les hommes de la sécurité furent les premiers à réagir. Ils surgirent soudain de partout, de derrière les colonnades, courant une arme à la main. Alex avait lui aussi sorti son revolver. Pas le temps d'interpeller l'assemblée: tirer d'abord, s'expliquer ensuite.

Alex vida son chargeur.

Les détonations firent un vacarme assourdissant. Les gens se mirent à hurler, les journalistes se bousculaient et se bagarraient pour se mettre à couvert. La première balle se perdit. La deuxième toucha le Premier ministre à la main, laquelle se trouvait à moins d'un centimètre de la souris de l'ordinateur. La troisième provoqua un court-circuit. Sayle fut touché par les deux suivantes.

Dès qu'il eut tiré la dernière balle, Alex lâcha le revolver, et leva les mains en l'air. Il se sentit ridicule, suspendu ainsi dans le vide, les jambes ballantes, les bras levés. Il se raidit, s'attendant à être mitraillé. Il imaginait son corps criblé de balles. Pour tous ces gardes du corps, il n'était qu'un terroriste fou arrivé en parachute pour tuer le Premier ministre.

Mais personne ne tira. Tous les hommes de la sécurité étaient équipés d'un casque radio, et c'était Mme Jones, postée au premier rang, qui leur donnait les ordres.

Dès qu'elle avait reconnu Alex elle s'était mise à parler d'une voix pressante dans la grosse broche piquée dans son revers de veste: «Ne tirez pas! Je répète, ne tirez pas! Attendez mon ordre!»

Sur l'estrade, une volute de fumée grise sortait de l'arrière du Stormbreaker hors d'usage. Deux gardes du corps s'étaient jetés sur le Premier ministre, qui se tenait le poignet. Un filet de sang coulait le long de sa main. Les journalistes hurlaient des questions. Les flashes des photographes crépitaient, les cadreurs avaient braqué les caméras sur la petite silhouette qui se balançait au-dessus de leurs têtes. D'autres gardes s'étaient précipités pour bloquer les issues. M. Blunt, pour une fois, montrait quelque émotion.

Mais Herod Sayle avait disparu. Malgré les deux balles qu'il avait reçues, le patron de Sayle Entreprises avait réussi à s'enfuir.

Épilogue

«Vous avez un peu gâché les choses en tirant sur le Premier ministre, dit Alan Blunt quelque temps plus tard. Mais, dans l'ensemble, je dois vous féliciter.»

La scène se déroulait en fin d'après-midi, le lendemain, dans le bureau de Blunt à la Banque Royale & Générale. Alex était un peu choqué: après tout ce qu'il avait fait pour le MI6, le patron du service se comportait comme un directeur d'école remettant son bulletin scolaire à un élève. Mme Jones était assise à côté de lui. Alex avait refusé le bonbon à la menthe qu'elle lui avait proposé.

Depuis qu'il était entré dans le bureau, Mme Jones n'avait pas encore dit un mot.

«Vous aimerez peut-être savoir comment s'est terminée l'opération de nettoyage, dit-elle.

- Oui, bien sûr.

- Tout d'abord, ne vous attendez pas à lire la vérité de cette affaire dans les journaux. Nous l'avons classée secret-défense, ce qui signifie que la presse n'a pas le droit d'en parler. Évidemment la cérémonie du musée était diffusée en direct, mais heureusement nous avons pu couper la retransmission avant que les caméras ne vous filment. En vérité, personne ne sait que c'est un garçon de quatorze ans qui a provoqué tout ce chaos.

- Et nous comptons garder le secret, marmonna Blunt.»

Puis, après un silence...

«Les journaux étaient bien obligés d'imprimer quelque chose, vous pourrez le voir bien sûr. Nous leur avons donc fabriqué une petite histoire à notre façon, en déclarant que Sayle avait été attaqué par une organisation terroriste inconnue et qu'il avait dû se cacher.

- Où est-il?

- Nous l'ignorons. Mais nous le trouverons. Il n'y a aucun endroit sur terre où il pourra nous échapper.

- Ah bon, dit Alex, pas convaincu.

- Pour ce qui est du Stormbreaker, nous avons annoncé qu'il présente un dangereux défaut de fabrication et que toute personne voulant l'allumer risque d'être électrocutée. Nous allons retirer tous les ordinateurs du circuit et les récupérer. Une chance: le virus ne pouvait être libéré qu'à partir de la souris du Musée des Sciences ; alors même les écoles qui ont essayé de démarrer l'ordinateur n'ont pas été infectées.

- Nous avons analysé des spécimens de ce virus: il était bien mortel. Nous sommes passés à côté d'un désastre

- Savez-vous qui l'a fourni à Sayle? demanda Alex.

- Non, dit Blunt en toussotant.»

Visiblement, il ne souhaitait pas parler de cela.

«Mais nous ferons les recherches nécessaires...»

Mme Jones poursuivit:

«Nous avons fermé l'usine de Port Tallon et arrêté la majorité du personnel. Malheureusement nous n'avons pas pu interroger Nadia Rami, ni l'homme que vous connaissez sous le nom de M. Rictus.

- Et Yassen Gregorovitch?

- Je suppose qu'il va disparaître. À l'heure actuelle, il est probablement déjà à l'autre bout du monde. Mais un jour, lui aussi nous le retrouverons. Nous ne cesserons pas de le rechercher.»

Il y eut un long silence. Apparemment les deux chefs de l'espionnage étaient assez satisfaits. Cependant il restait une question que personne n'avait abordée.

«Et moi? demanda enfin Alex.

- Vous retournez au collège», répondit Blunt.

Mme Jones prit une enveloppe sur le bureau et la tendit au garçon.

«Une lettre d'un médecin expliquant que vous avez été malade pendant trois semaines. Si quelqu'un l'interroge, c'est un vrai médecin. Vous n'aurez aucun problème.

- Vous continuerez de vivre dans la maison de votre oncle, reprit Blunt. Et votre gouvernante, Jack je-ne-sais-plus-quoi, s'occupera de vous. Ainsi nous saurons où vous trouver si nous avons de nouveau besoin de vous.

- Vous plaisantez, je suppose.

- Pas du tout. Ce n'est pas mon habitude.

- Vous vous êtes très bien débrouillé, Alex, dit Mme Jones d'un ton presque amical. Il nous serait extrêmement utile de pouvoir compter sur un garçon aussi jeune que vous... qui nous viendrait en aide de temps en temps.»

Alex regarda Blunt et Mme Jones. Ces gens-là n'étaient pas du genre à accepter un refus. À leur manière, ils étaient aussi charmants que M. Rictus.

«Je peux m'en aller, maintenant?

- Certainement, répondit Mme Jones. Voulez-vous qu'une voiture vous reconduise chez vous?

- Non merci, refusa Alex en se levant. Je trouverai mon chemin.»